



# LE CŒUR BATTANT

## FEVRIER 2019

✠ UNE MÉDITATION FRATERNELLE

✠ ASSOCIATION LIBANAISE DES CHEVALIERS DE MALTE

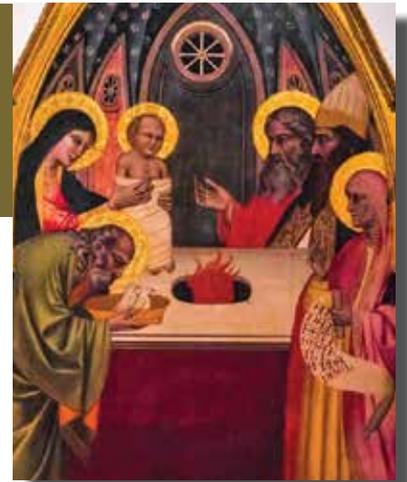
82

“ Si nous savons honorer le corps du Christ dans nos Seigneurs les pauvres et les malades, alors nous sommes plus à même de l'accueillir au cours du partage de l'eucharistie. ”

### PRIER AVEC LE SAINT-PÈRE AU MOIS DE FEVRIER 2019

Intention Générale : *Ministres de l'Évangile*

Pour que la naissance du Rédempteur apporte paix et espérance à tous les hommes de bonne volonté.



## SOMMAIRE



1 ÉDITORIAL



2 UNE PAROLE  
DU SEIGNEUR



3 MÉDITATION  
ET PRIÈRE



12 TUITIO FIDEI -  
QUAND TU ÉTAIS SOUS LE  
FIGUIER... (II)



16 OBSEQUIUM  
PAUPERUM -  
SE LAISSER CONVERTIR PAR  
LES PAUVRES



18 LA VOCATION  
RELIGIEUSE DANS  
L'ORDRE DE MALTE



24 INTELLIGENCE  
DE LA FOI  
QUAND LE SILENCE SE  
MANIFESTE (II)



28 LE DISCERNEMENT  
DE L'ESPRIT-XI-



32 UN REGARD QUI  
S'ARRÊTE



34 BELLE ET DOUCE  
MARIE



38 « PRIEZ SANS  
RELÂCHE »

## ✠ ÉDITORIAL



chers Confrères,  
Dames et Chevaliers  
de l'Ordre souverain et  
hospitalier de saint Jean de  
Jérusalem,  
de Rhodes et de Malte,

« *Nul n'est prophète en son pays.* »

■ Voilà ce dont le Christ fait l'expérience face à l'incompréhension de ces contemporains.

■ Il nous aura fallu, quant à nous, des siècles pour comprendre la Vérité du message d'Amour que nous apporte le Christ, il nous faudra encore des siècles pour sonder l'ampleur et la profondeur de cet amour.

■ Il nous a fallu des siècles pour comprendre la valeur de la dignité humaine que le Christ nous enseigne à travers cet amour, des siècles d'obscurantisme et de violence pour pouvoir nous dépasser et comprendre l'étendue du message de Jésus, Fils de Dieu. Celui qui nous indique la voie du partage de cette dignité humaine, ce chemin qui nous emmène bien au-delà de nos clivages, au-delà de nos « chapelles », au-delà de nos petites et des frontières que nous nous imposons, comme des œillères qui nous empêchent de voir la lumière du Seigneur et son amour infini pour l'homme.

■ C'est parce qu'il nous aime dans nos faiblesses, dans notre humanité imparfaite, que le Christ a pris le risque de nous découvrir le large horizon de sa Parole, une Parole qui n'est pas seulement à écouter et à méditer, mais une Parole à vivre à chaque instant de notre vie de chrétien, à chaque instant de notre engagement dans l'Ordre de Malte et quel que soit le degré de cet engagement que nous avons choisi, guidé par l'Esprit saint.

■ Cette Parole vivante de Dieu, à travers laquelle nous nous ressourçons à chaque eucharistie autant qu'au corps et au sang du Seigneur, est une source intarissable ; cette Parole vivante nous apprend d'abord et surtout à aimer, aimer à nos risques et périls, aimer dans la Vérité. Aimer en Esprit et en Vérité, comme nous le rappelle le prophète Jérémie : « L'amour trouve sa joie dans ce qui est vrai », et Dieu lui dit : « Je suis avec toi. » Cette phrase, Dieu nous la répète dans le silence de nos cœurs. Et chacun d'entre nous, à condition de l'écouter en faisant silence, se retrouvera au cœur du mystère d'Amour du Seigneur. Voilà le message que nous avons à vivre pleinement en prenant le chemin du respect et de la dignité de l'Homme, le chemin du service à nos Seigneurs les Pauvres et les Malades. Prenons la voie de l'amour que nous enseigne le Seigneur, pour changer notre monde.

Fra' Jean-Louis


**2 FÉVRIER  
PRÉSENTATION DU SEIGNEUR - C**

**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 2, 22-40**

« *Regard prophétique de la foi* »

<sup>22</sup> Quand fut accompli le temps prescrit par la loi de Moïse pour la purification, les parents de Jésus l'amènèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur,

<sup>23</sup> selon ce qui est écrit dans la Loi : Tout premier-né de sexe masculin sera consacré au Seigneur.

<sup>24</sup> Ils venaient aussi offrir le sacrifice prescrit par la loi du Seigneur : un couple de tourterelles ou deux petites colombes.

<sup>25</sup> Or, il y avait à Jérusalem un homme appelé Syméon. C'était un homme juste et religieux, qui attendait la Consolation d'Israël, et l'Esprit saint était sur lui.

<sup>26</sup> Il avait reçu de l'Esprit saint l'annonce qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ, le Messie du Seigneur.

<sup>27</sup> Sous l'action de l'Esprit, Syméon vint au Temple. Au moment où les parents présentaient l'enfant Jésus pour se conformer au rite de la Loi qui le concernait,

<sup>28</sup> Syméon reçut l'enfant dans ses bras, et il bénit Dieu en disant :

<sup>29</sup> « *Maintenant, ô Maître souverain, tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix, selon ta parole.*

<sup>30</sup> *Car mes yeux ont vu le salut*

<sup>31</sup> *que tu préparais à la face des peuples :*

<sup>32</sup> *lumière qui se révèle aux nations et donne gloire à ton peuple Israël. »*

<sup>33</sup> Le père et la mère de l'enfant s'étonnaient de ce qui était dit de lui.

<sup>34</sup> Syméon les bénit, puis il dit à Marie sa mère : « Voici que cet enfant provoquera la chute et le relèvement de beaucoup en Israël. Il sera un signe de division

<sup>35</sup> Et toi-même, ton cœur sera transpercé d'une épée. Ainsi seront dévoilées les pensées secrètes d'un grand nombre. »

<sup>36</sup> Il y avait aussi une femme prophète, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était très avancée en âge ; après sept ans de mariage,

<sup>37</sup> demeurée veuve, elle était arrivée à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Elle ne s'éloignait pas du Temple, servant Dieu jour et nuit dans le jeûne et la prière.

<sup>38</sup> Survenant à cette heure même, elle proclamait les louanges de Dieu et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem.

<sup>39</sup> Lorsqu'ils eurent achevé tout ce que prescrivait la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, dans leur ville de Nazareth.

<sup>40</sup> L'enfant, lui, grandissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui.



## 2 FÉVRIER PRÉSENTATION DU SEIGNEUR - C

### MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 2, 22-40

Voilà encore un récit minutieusement composé ! Tout d'abord s'impose comme une évidence la double insistance de Luc, sur la Loi d'abord, sur l'Esprit ensuite. Dans les premiers versets (v. 22-24), il cite trois fois la Loi. On peut dire que la vie de cet enfant débute sous le signe de la Loi.

Précisons tout de suite : en citant la Loi d'Israël, Luc ne pense pas d'abord à une série de commandements écrits qui dicteraient ce qu'on doit faire ou ne pas faire... On peut ici remplacer le mot Loi par Foi d'Israël. La vie de Joseph et Marie - et donc celle de l'enfant - est tout entière imprégnée de la foi et de l'attente de leur peuple et, quand ils se présentent au Temple de Jérusalem pour satisfaire aux coutumes juives, c'est de leur part une démarche de ferveur.

Puis Syméon entre en scène, poussé par l'Esprit (lui aussi nommé trois fois). Et c'est l'Esprit qui inspire à Syméon les paroles qui révèlent le mystère de ce petit garçon : « Mes yeux ont vu ton salut. »

Premier message de Luc, donc, dans ce texte de la présentation de Jésus au Temple de Jérusalem : c'est dans le cadre de la Loi d'Israël que le salut de toute l'humanité a vu le jour, c'est dans ce cadre que le Verbe de Dieu s'est incarné ; en un mot, que le dessein bienveillant de Dieu pour l'humanité s'accomplit.

Syméon attendait la consolation d'Israël, Anne (et bien d'autres, si je comprends bien) attendait la délivrance de Jérusalem... Tous deux, visiblement, sont comblés. Or les mots « consolation d'Israël » et « délivrance de Jérusalem » étaient ceux qu'on employait dans le Premier Testament, à propos du Messie. Le rôle du Messie, justement, serait d'apporter le salut définitif, la consolation, la délivrance. Luc est donc en train de nous dire, à mots couverts - couverts peut-être pour nous, mais très clairs pour des familiers de la Loi - : cet enfant est le Messie qu'on attendait. Les paroles de Syméon le disent déjà : « Maintenant, ô Maître, tu peux laisser ton serviteur s'en aller dans la paix, selon ta parole. Car mes yeux ont vu ton salut, que tu as préparé à la face de tous les peuples ; lumière pour éclairer les nations païennes, et gloire d'Israël ton peuple » ; celles de la prophétesse Anne viennent le confirmer : comme dit Luc, « Elle proclamait les louanges de Dieu et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem ».

Les phrases de Syméon rappellent bien le dessein de Dieu : « Mes yeux ont vu ton salut que tu as préparé à la face de tous les peuples. » Tout l'Ancien Testament est l'histoire de cette longue, patiente préparation par Dieu du salut de l'humanité. Et il s'agit bien du « salut de l'humanité » et pas seulement du peuple d'Israël. Syméon précise très exactement : « Lumière pour éclairer les nations païennes, et gloire d'Israël ton peuple. » La gloire d'Israël, justement, c'est d'avoir été élu non pas pour lui seul, mais pour l'humanité tout entière. Au fur et à mesure que l'histoire avançait, l'Ancien Testament découvrait de plus en plus que le projet de salut de Dieu concerne toute l'humanité.

Tout cela se passe dans le Temple de Jérusalem. C'est capital aux yeux de Luc : nous assistons déjà à l'entrée glorieuse de Jésus, Seigneur et Sauveur, dans le Temple de Jérusalem. Le Messie est donc bien inséré dans son peuple, il en assume les deux institutions principales, la Loi et le Temple. En revanche, Luc ne dit nulle part que l'Esprit repose sur lui - ce qui est pourtant la première caractéristique du Messie -, mais il l'a dit très fort dans le récit de l'Annonciation. Ici donc, la présence de l'Esprit sur cet enfant est sous-entendue par les allusions au Serviteur de Dieu.

Autre surprise, pas une fois, dans cet épisode, Luc ne nous présente Jésus sous les traits d'un roi fils de David, comme il l'avait fait dans les récits de l'Annonciation et de la Nativité, par exemple. Les précisions sur Bethléem, sur le trône de David son père, sur un règne qui n'aura pas de fin... étaient autant d'allusions à la royauté du Messie. Ici, Luc a choisi de nous révéler un autre aspect du mystère du Messie : le Messie-Serviteur ; et, visiblement, en écrivant ces lignes, l'évangéliste est imprégné des chants du Serviteur contenus dans le livre d'Isaïe.

Il faudrait maintenant relire en parallèle les quatre chants du Serviteur et ce texte de Luc. Par exemple : « Voici mon serviteur que je soutiens, mon élu que j'ai moi-même en faveur... » (Is 42) ou « Le Seigneur m'a appelé dès le sein maternel, dès le ventre maternel, il s'est répété mon nom » (Is 49) et encore : « Matin après matin, le Seigneur me fait dresser l'oreille, pour que j'écoute comme les disciples ; le Seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille... » (Is 50). Luc, en écho, termine son texte par : « L'enfant grandissait et se fortifiait, tout rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui. »

Autre résonance, chez Isaïe encore : « Le Seigneur a disposé ma bouche comme une épée pointue, dans l'ombre de sa main, il m'a dissimulé ; il m'a disposé comme une flèche acérée... » (Is 49) et Luc : « Ton fils qui est là sera un signe de division, et toi-même, ton cœur sera transpercé par une épée. Ainsi seront dévoilées les pensées secrètes d'un grand nombre. » Bien sûr, on voit déjà ici se profiler le destin du serviteur souffrant.

Enfin, toujours chez Isaïe : « Je t'ai mis en réserve et je t'ai destiné à être l'alliance de la multitude, à être la lumière des nations » (Is 42) ou « Je t'ai destiné à être la lumière des nations, afin que mon salut soit présent jusqu'à l'extrémité de la terre » (Is 49). Et Luc : « Mes yeux ont vu ton salut que tu as préparé à la face de tous les peuples : lumière pour éclairer les nations païennes et gloire d'Israël ton peuple. »

La deuxième partie de la déclaration de Syméon met en valeur une autre caractéristique du Messie : « Vois, ton fils qui est là provoquera la chute et le relèvement de beaucoup en Israël. Il sera un signe de division. » C'est une allusion à la pierre d'achoppement pour les incroyants dont parlait Isaïe (8, 14-15) devenue, au contraire, pierre de fondation (pierre angulaire) pour les croyants (Is 28, 16).

Consolation d'Israël, délivrance de Jérusalem, pierre angulaire... cet enfant est bien le Messie qu'on attendait, c'est-à-dire celui qui apporte le Salut. Comme le dit encore Isaïe (ch. 53) : « Par lui s'accomplira la volonté du Seigneur. » Or, depuis Abraham, on sait que la volonté du Seigneur, c'est le salut de toutes les familles de la terre.



**DIMANCHE 3 FÉVRIER**  
**4<sup>ème</sup> DIMANCHE ORDINAIRE - C**

## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 4, 21-30

« Jésus, Prophète rejeté »

Dans la synagogue de Nazareth, après la lecture du livre d'Isaïe,

**21** Jésus déclara :  
 « Cette parole de l'Écriture que vous venez d'entendre, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit. »

**22** Tous lui rendaient témoignage ; et ils s'étonnaient du message de grâce qui sortait de sa bouche. Ils se demandaient : « N'est-ce pas là le fils de Joseph ? »

**23** Mais il leur dit :  
 « Sûrement vous allez me citer le dicton : Médecin, guéris-toi toi-même. Nous avons appris tout ce qui s'est passé à Capharnaüm : fais donc de même ici dans ton pays ! »

**24** Puis il ajouta : « Amen, je vous le dis, aucun prophète n'est bien accueilli dans son pays. »

**25** En toute vérité, je vous le déclare : au temps du prophète Élie, lorsque la sécheresse et la famine ont sévi pendant trois ans et demi, il y avait beaucoup de veuves en Israël ;

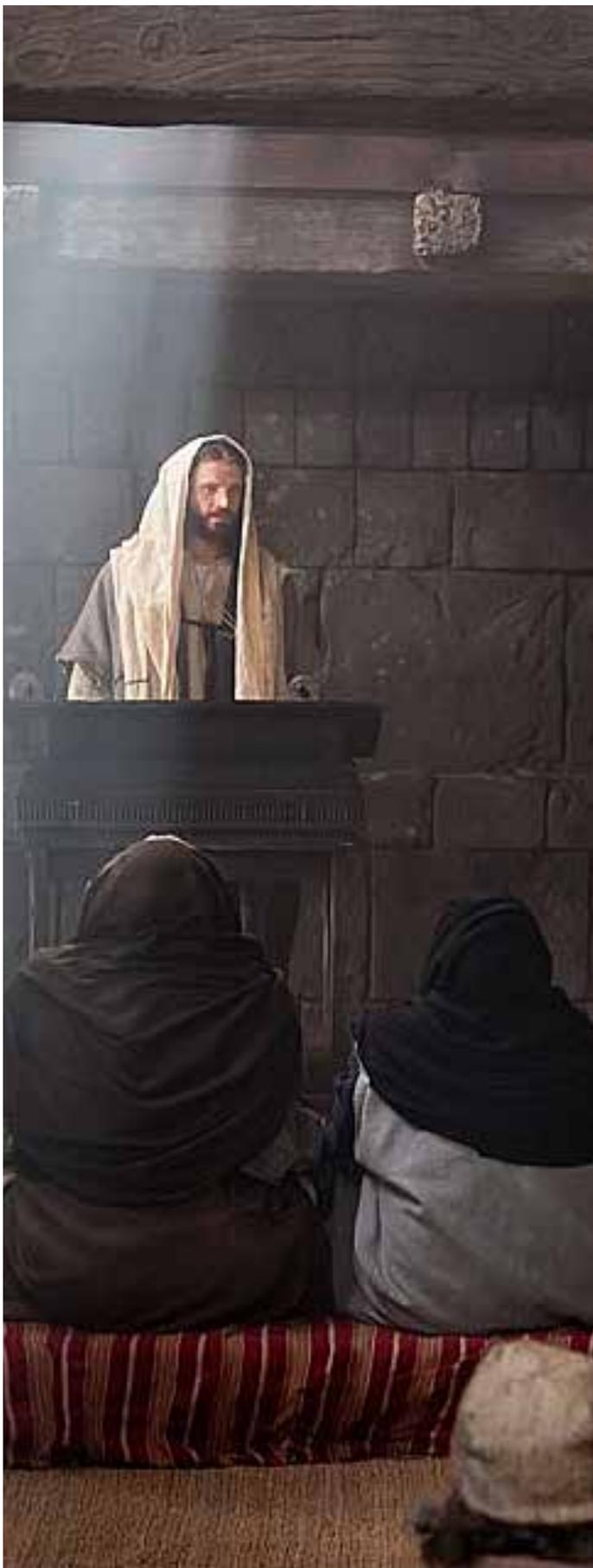
**26** pourtant, Élie n'a été envoyé vers aucune d'entre elles, mais bien vers une veuve étrangère, de la ville de Sarepta, dans le pays de Sidon.

**27** Au temps du prophète Élisée, il y avait beaucoup de lépreux en Israël ; pourtant aucun d'entre eux n'a été purifié, mais bien Naaman, un Syrien. »

**28** À ces mots, dans la synagogue, tous devinrent furieux.

**29** Ils se levèrent, poussèrent Jésus hors de la ville, et le menèrent jusqu'à un escarpement de la colline où la ville est construite, pour le précipiter en bas.

**30** Mais lui, passant au milieu d'eux, allait son chemin.





**DIMANCHE 3 FÉVRIER**  
**4<sup>ème</sup> DIMANCHE ORDINAIRE - C**

## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 4, 21-30

« Nul n'est prophète en son pays » : apparemment, ce dicton n'est pas d'aujourd'hui, puisque Jésus en cite un tout à fait équivalent : « Aucun prophète n'est bien reçu dans son pays », au moment où il est justement dans son propre pays, Nazareth, où il a grandi.

Si on y réfléchit, tout est étrange dans ce texte : d'abord, pourquoi, alors qu'il vient d'arriver dans son village natal, après une tournée triomphale dans les villages de la région, pourquoi Jésus met-il le sujet sur Capharnaüm ? Si l'on peut parler de « tournée triomphale », c'est parce que dans le début de cet évangile que nous avons lu dimanche dernier, Luc disait : « Lorsque Jésus, avec la puissance de l'Esprit, revint en Galilée, sa renommée se répandit dans toute la région. Il enseignait dans les synagogues des Juifs, et tout le monde faisait son éloge. » Luc ne dit rien de plus précis jusqu'à présent, mais Jésus doit avoir eu vent d'une certaine jalousie dans le cœur de ses compatriotes de Nazareth ; d'après sa phrase « nous avons appris tout ce qui s'est passé à Capharnaüm », nous devinons qu'il y a déjà eu des miracles à Capharnaüm. Et les habitants de Nazareth attendent bien d'en voir autant. Ensuite, deuxième étrangeté de ce passage, pourquoi ce retournement de situation ? Jésus vient de faire la lecture du texte d'Isaïe, il a tranquillement affirmé « Cette parole de l'Écriture que vous venez d'entendre, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit », ce qui revient à affirmer « Je suis le Messie que vous attendez » et pour l'instant cela n'a soulevé aucun tollé. Luc nous dit simplement : « Tous lui rendaient témoignage ; et ils s'étonnaient du message de grâce qui sortait de sa bouche. Ils se demandaient : N'est-ce pas là le fils de Joseph ? » Et il suffira de quelques paroles de Jésus pour les rendre furieux, au point qu'ils voudront se débarrasser de lui, une bonne fois pour toutes. On peut donc se demander ce que Jésus a dit de si extraordinaire et pourquoi il a jugé bon de le dire. En fait, il leur a asséné une leçon qui est dure à entendre ; elle tient en deux points : premièrement, si j'ai pu faire des miracles à Capharnaüm, c'est parce que ses habitants avaient une autre attitude. La fin de l'histoire prouve bien que Jésus n'a vu que trop juste : la violence de la réaction de ses compatriotes laisse entendre qu'ils n'étaient pas prêts à accueillir les dons de Dieu comme des dons. Le deuxième point revient à dire que les païens sont plus près du salut que ceux qui se disent croyants. C'est ce qui se dégage des deux histoires d'Élie et Élisée.

On trouve l'histoire d'Élie au premier Livre des Rois (1 R 17) : elle met en scène une veuve de la ville de Sarepta, en plein pays païen, la Phénicie ; Élie lui demande l'hospitalité, en période de sécheresse, et, malgré sa pauvreté, elle vient en aide au prophète étranger, dans lequel elle reconnaît un homme de Dieu. Cela a suffi pour qu'Élie accomplisse pour elle deux miracles ; d'abord il la sauve de la famine (on se souvient de la fameuse promesse d'Élie « jarre de farine point ne s'épuisera, vase d'huile point ne se videra jusqu'au jour où le Seigneur donnera la pluie pour arroser la terre »). Quant au second miracle, c'est la guérison de son fils unique. Cette païenne a su se montrer accueillante à ce prophète étranger au moment même où il était un paria et un exclu dans son propre pays. Bien lui en a pris !

L'histoire d'Élisée, elle, se trouve au Deuxième Livre des Rois (2 R 5) : Naaman est un général syrien ; par malheur il est atteint de la lèpre ; il a eu vent des talents de guérisseur du prophète Élisée et se rend chez lui en grande tenue, bardé de cadeaux et de recommandations. Mais Élisée le décevra un peu ; c'est seulement quand il aura accepté de se plier humblement aux ordres du prophète qu'il sera guéri : « Va ! Lave-toi sept fois dans le Jourdain. » Il se soumet donc et il descend jusqu'au Jourdain : geste très simple qui lui paraît dérisoire, à lui, général, favori du roi de Damas... mais geste symbolique d'humilité et de soumission au prophète du Dieu d'Israël. On connaît la suite : il est guéri et bien sûr il se convertit au Dieu d'Israël.

Une païenne (la veuve de Sarepta), un général ennemi, païen, lépreux (Naaman) : aucun des deux ne peut prétendre avoir des droits sur le Dieu d'Israël... et ce sont ces pauvres qui ont été comblés ; Jésus n'ajoute pas, mais tout le monde comprend : « À bon entendeur salut. »

En quelques lignes, nous avons ici un raccourci de la vie de Jésus : « Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu », dira saint Jean ; Luc le dit ici à sa manière en opposant l'attitude de Nazareth, sa ville natale, et celle de Capharnaüm (où il était au départ un inconnu), et cette opposition en préfigure une autre : l'opposition entre l'attitude de refus des Juifs (pourtant les destinataires du message des prophètes) et l'accueil de la Bonne Nouvelle par des païens ; comme la veuve de Sarepta, comme le général syrien Naaman, ce sont les non-Juifs qui feront le meilleur accueil au Messie. Mais la victoire définitive du Christ est déjà annoncée, symbolisée par sa maîtrise sur les événements : « Lui, passant au milieu d'eux, allait son chemin. »



**DIMANCHE 10 FÉVRIER**  
**5<sup>ème</sup> DIMANCHE ORDINAIRE - C**



## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 5, 1-11

« **Laissant tout, ils le suivirent** »

**1** Un jour, Jésus se trouvait sur le bord du lac de Génésareth : la foule se pressait autour de lui pour écouter la parole de Dieu.

**2** Il vit deux barques amarrées au bord du lac ; les pêcheurs en étaient descendus et lavaient leurs filets.

**3** Jésus monta dans l'une des barques, qui appartenait à Simon, et lui demanda de s'éloigner un peu du rivage.

Puis il s'assit et, de la barque, il enseignait la foule.

**4** Quand il eut fini de parler, il dit à Simon :

« Avance au large, et jetez les filets pour prendre du poisson. »

**5** Simon lui répondit :

« Maître, nous avons peiné toute la nuit sans rien prendre ; mais, sur ton ordre, je vais jeter les filets. »

**6** Ils le firent, et ils prirent une telle quantité de poissons que leurs filets se déchiraient.

**7** Ils firent signe à leurs compagnons de l'autre barque de venir les aider. Ceux-ci vinrent, et ils remplirent les deux barques, à tel point qu'elles enfonçaient.

**8** À cette vue, Simon-Pierre tomba aux pieds de Jésus, en disant : « Seigneur, éloigne-toi de moi, car je suis un homme pêcheur. »

**9** L'effroi, en effet, l'avait saisi, lui et ceux qui étaient avec lui, devant la quantité de poissons qu'ils avaient prise ;

**10** et de même Jacques et Jean, fils de Zébédée, ses compagnons.

Jésus dit à Simon : « Sois sans crainte, désormais ce sont des hommes que tu prendras. »

**11** Alors ils ramenèrent les barques au rivage et, laissant tout, ils le suivirent.



**DIMANCHE 10 FÉVRIER**  
**5<sup>ème</sup> DIMANCHE ORDINAIRE - C**

## **MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 5, 1-11**

On n'a pas beaucoup l'habitude de comparer l'apôtre Pierre au prophète Isaïe, et pourtant le rapprochement des textes de la liturgie de ce cinquième dimanche nous y invite, en nous faisant lire les récits de leurs vocations. Le décor n'est pas le même : pour Isaïe, cela se passait au cours d'une vision qui se déroulait dans le temple de Jérusalem ; Pierre, lui, est sur le lac de Tibériade (appelé aussi lac de Génésareth). L'un et l'autre sont subitement mis en présence de Dieu lui-même : Isaïe au cours de sa vision, Pierre parce qu'il assiste à un miracle. Les précisions apportées par Luc ne laissent aucun doute là-dessus : « Maître, nous avons peiné toute la nuit sans rien prendre », c'est le constat de l'homme de métier. Puis, le succès inespéré de l'entreprise pourtant vouée à l'échec à vues humaines : si la pêche ne donne rien la nuit, elle a encore moins de chances d'être fructueuse le jour, tous les pêcheurs le disent ; mais sur la simple parole de Jésus, le miracle se produit : « Ils prirent une telle quantité de poissons que leurs filets se déchiraient. »

Et tous les deux, Pierre et Isaïe, ont la même réaction devant cette irruption de Dieu dans leur vie ; tous les deux ont une même conscience de la sainteté de Dieu et de l'abîme qui nous sépare de lui. Et leurs expressions à tous les deux se ressemblent beaucoup : « Seigneur, éloigne-toi de moi, car je suis un homme pécheur », dit Pierre ; Isaïe disait « Malheur à moi ! Je suis perdu, car je suis un homme aux lèvres impures, j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres impures ; et mes yeux ont vu le Roi, le Seigneur de l'univers ! »

Mais, apparemment, ce n'est pas notre péché, notre indignité qui arrête Dieu ! Il lui suffit que nous en prenions conscience, que nous soyons en vérité devant lui. Car le jour où nous prenons conscience de notre pauvreté, Dieu peut nous combler. Tous les deux, Pierre et Isaïe, sont donc en proie à une espèce de crainte devant la manifestation évidente de Dieu. Alors, toujours dans sa vision, Isaïe voit s'accomplir le geste qui le purifie et le rassure ; Pierre, lui, reçoit la parole de réconfort de Jésus : « Sois sans crainte ». Enfin, tous les deux reçoivent une vocation, au service du même projet de Dieu, bien sûr, qui est le salut des hommes. Isaïe sera un messager, un prophète. Pierre sera un pêcheur d'hommes, un « sauveur ».

« Ce sont des hommes que tu prendras » : en grec, le sens du mot employé ici est « prendre vivant » ; quand il s'agit de poissons, c'est le mot qu'on emploie pour la pêche au filet : quand il s'agit des hommes que l'on arrache à la mer, il signifie sauver : capturer des poissons, les arracher à la mer, c'est les tuer parce que la mer est leur milieu naturel... prendre vivants des hommes, les arracher à la mer, c'est les empêcher de se noyer, c'est les sauver. Sur cette phrase de Jésus, « Sois sans crainte, désormais ce sont des hommes que tu prendras », Pierre ne répond pas ; la simplicité du texte est impressionnante : « Alors ils ramenèrent les barques au rivage et, laissant tout, ils le suivirent. » Encore faut-il s'entendre sur le sens du mot « suivre » : les disciples ne se contenteront pas de suivre le maître pour l'écouter ; ils seront associés à sa tâche, ils deviendront ses collaborateurs. Même si l'entreprise paraît vouée à l'échec à vues humaines, il faudra continuer à lancer les filets. Nous sommes placés là devant le mystère extraordinaire de notre collaboration à l'œuvre de Dieu : nous ne pouvons rien faire sans Dieu, mais Dieu ne veut rien faire sans nous. Comme disait Paul dans la deuxième lecture, c'est la grâce de Dieu qui fait tout : « Ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu, et la grâce dont il m'a comblé n'a pas été stérile : je me suis donné de la peine plus que tous les autres ; à vrai dire, ce n'est pas moi, c'est la grâce de Dieu avec moi. »

La seule collaboration qui nous est demandée, si on y réfléchit, c'est la confiance et la disponibilité. Tout a commencé parce que Pierre a fait confiance : « Maître, nous avons peiné toute la nuit sans rien prendre ; mais, sur ton ordre, je vais jeter les filets. » À ce maître qu'il vient d'entendre parler à la foule longuement, il fait confiance, assez pour l'écouter, assez pour se risquer à une nouvelle tentative de pêche ; après le miracle, il ne dit plus « Maître », il dit « Seigneur », le nom réservé à Dieu ; et c'est aux pieds du Seigneur qu'il se prosterne ; et alors il est prêt à entendre l'appel : pour se risquer à cette nouvelle sorte de pêche que lui propose Jésus, il faut le reconnaître comme le Seigneur.

Grâce à la générosité d'Isaïe qui a accepté de devenir messager, grâce à la générosité de Pierre et de ses compagnons qui ont tout laissé pour suivre Jésus, grâce à la générosité de Paul qui, après le chemin de Damas, a consacré le reste de sa vie à témoigner du Christ ressuscité, à notre tour, nous sommes là ; la parole du Christ résonne encore à nos oreilles : « Avance au large, et jetez les filets »... À notre tour de répondre : « Sur ton ordre, nous jetterons les filets ».



**DIMANCHE 17 FÉVRIER**  
**6ème DIMANCHE ORDINAIRE - C**



## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 6, 17.20-26

« Heureux les pauvres ! Quel malheur pour vous les riches ! »

**17** Jésus descendit de la montagne avec eux et s'arrêta sur un terrain plat.

Il y avait là un grand nombre de ses disciples et une grande multitude de gens venus de toute la Judée, de Jérusalem, et du littoral de Tyr et de Sidon.

**20** Et Jésus, levant les yeux sur ses disciples, déclara :

« Heureux, vous les pauvres, car le royaume de Dieu est à vous.

**21** Heureux, vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés.

Heureux, vous qui pleurez maintenant, car vous rirez.

**22** Heureux êtes-vous quand les hommes vous haïssent et vous excluent, quand ils insultent et rejettent votre nom comme méprisable, à cause du Fils de l'homme.

**23** Ce jour-là, réjouissez-vous, tressaillez de joie, car alors votre récompense est grande dans le ciel ; c'est ainsi, en effet, que leurs pères traitaient les prophètes.

**24** Mais quel malheur pour vous, les riches, car vous avez votre consolation !

**25** Quel malheur pour vous qui êtes repus maintenant, car vous aurez faim !

Quel malheur pour vous qui riez maintenant, car vous serez dans le deuil et vous pleurerez !

**26** Quel malheur pour vous lorsque tous les hommes disent du bien de vous !

C'est ainsi, en effet, que leurs pères traitaient les faux prophètes.



**DIMANCHE 17 FÉVRIER**  
**6ème DIMANCHE ORDINAIRE - C**

## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 6, 17.20-26

La première lecture, tirée du livre de Jérémie, nous avait mis en garde : ne mettez pas votre confiance en vous-mêmes et en vos richesses de toutes sortes... ne vous appuyez que sur Dieu seul. L'évangile des Béatitudes va encore plus loin : Heureux, les pauvres ; mettez votre confiance en Dieu : Il vous comblera de ses richesses... «*Ses*» richesses... !

« *Heureux* », cela veut dire que « bientôt on vous enverra » Il faut dire premièrement que ce n'était pas les gens socialement influents, importants, qui formaient le gros des foules qui suivaient Jésus : on lui a assez reproché de frayer avec n'importe qui ! Deuxièmement, le mot « pauvres » dans l'Ancien Testament n'a aucun rapport avec le compte en banque : les « pauvres » au sens biblique (les « *ana-wim* », en hébreu) ce sont ceux qui n'ont pas le cœur fier ou le regard hautain, comme dit le psaume ; on les appelle « les dos courbés » : ce sont les petits, les humbles du pays, dans le langage prophétique. Ils ne sont pas repus, satisfaits, contents d'eux ; il leur manque quelque chose. Alors Dieu pourra les combler.

On retrouve là le langage des prophètes : tantôt sévère, menaçant... tantôt encourageant. Sévère, menaçant quand le peuple fait fausse route, se trompe de valeurs ; encourageant quand le peuple traverse des périodes de détresse et de désespoir. Ici Jésus, regardant ses disciples - et, au-delà d'eux, la foule -, éduque leur regard : il reprend ces deux langages prophétiques. On retrouve là le même discours que dans la première lecture de ce dimanche, le texte de Jérémie : vous qui mettez votre confiance dans les richesses matérielles, dans votre position sociale, vous qui êtes bien vus, « *bientôt, on ne vous enverra pas !* ». Vous n'êtes pas sur la bonne route. Si vous étiez sur la bonne voie, vous ne seriez pas si riches, ni si bien vus.

Un vrai prophète s'expose à déplaire, Jésus en sait quelque chose ; un vrai prophète n'a ni le temps ni la préoccupation d'amasser de l'argent, ou de soigner sa publicité... On peut tout à fait appliquer à Jésus-Christ ces quatre Béatitudes : lui, le pauvre qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête et qui est mort dans le dénuement et l'abandon ; lui qui a pleuré le deuil de son ami Lazare et qui a connu l'angoisse du jardin des Oliviers ; lui qui a pleuré sur le malheur de Jérusalem ; lui qui a eu faim et soif, au désert et jusque sur la croix ; lui qui a été méprisé, calomnié, persécuté, et pour finir, supprimé au nom des bons principes et de la vraie religion (ce qui est quand même un comble, si on y réfléchit).

En proclamant « heureux » ceux qui vivent ces Béatitudes, à commencer par lui-même, Jésus rend grâce en quelque sorte. Car il sait de quel regard d'amour son Père l'enveloppe et il sait que la victoire est déjà acquise : la promesse de la Résurrection se profile déjà derrière ces Béatitudes. Il nous révèle ce regard de Dieu, cette miséricorde de Dieu.

Étymologiquement, le mot « miséricorde » signifie des entrailles qui vibrent. Ce texte vient nous dire : il y a le regard de l'homme. Il y a le regard de Dieu. L'admiration de l'homme se trompe souvent d'objet : son admiration va vers les riches, les repus, les gâtés de la vie. Le regard de Dieu est tout autre : « *Un pauvre a crié, Dieu l'entend* », dit le psaume, ou encore : « *D'un cœur brisé et broyé, Dieu n'a point de mépris* » (Ps 51).

Les pauvres, les persécutés, ceux qui ont faim, ceux qui pleurent, Dieu se penche sur eux avec prédilection : non pas en vertu d'un mérite de leur part, mais en raison de leur situation elle-même. Jésus ouvre ici nos yeux sur une autre dimension du véritable bonheur, c'est ce regard de Dieu sur nous. Et alors, sûrs de ce regard de Dieu, les pauvres, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim, trouveront la force de prendre leur destin en main.

Comme le traduit André Chouraqui, le mot « *heureux* » veut aussi dire « *en marche* ». Par exemple, le peuple guidé par Moïse a trouvé la force de sa longue marche au désert dans la certitude de la présence constante de Dieu à ses côtés. Encore une fois, cette opposition entre béatitudes et malédictions ne divise pas l'humanité en deux populations distinctes (ceux qui méritent ces paroles de réconfort et ceux qui n'encourent que réprobation). Nous faisons partie tour à tour de l'un et l'autre groupes, et c'est à chacun de nous que le Christ dit « *en marche... !* ».

Je disais plus haut que ces Béatitudes sont d'abord applicables à Jésus-Christ. Elles le sont ensuite aux disciples. Luc nous dit « *Regardant ses disciples, Jésus dit : Heureux, vous les pauvres, le royaume de Dieu est à vous. Heureux, vous qui avez faim maintenant : vous serez rassasiés !* » ; traduisons : « *Vous qui me suivez, voilà ce que vous récolterez : la faim, la soif, la pauvreté ; vous pleurez de découragement dans l'entreprise d'évangélisation, vous serez persécutés, assassinés les uns après les autres, mais vous avez fait le bon choix.* »

« *Vous serez rassasiés, consolés, soyez heureux et sautez de joie* » : telle était déjà, dans l'Ancien Testament, la manière de parler du bonheur qu'apporterait le Messie ; les disciples connaissaient bien ces expressions. Ils comprennent du coup très bien ce que Jésus annonce ici : « *Vous qui êtes sortis de la foule pour me suivre, sous n'êtes pas partis pour récolter les honneurs ni la richesse, mais vous avez fait le bon choix, puisque vous avez su reconnaître en moi le Messie.* »



**DIMANCHE 24 FÉVRIER**  
**7<sup>ème</sup> DIMANCHE ORDINAIRE - C**

Moi je vous dis:  
**AIMEZ VOS ENNEMIS**  
 et priez pour ceux qui  
 vous persécutent.

Matthieu 5:44



## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 6, 27-38

### « Aimer ses ennemis »

**27** Mais je vous le dis, à vous qui m'écoutez : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent.

**28** Souhaitez du bien à ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient.

**29** À celui qui te frappe sur une joue, présente l'autre joue.

À celui qui te prend ton manteau, ne refuse pas ta tunique.

**30** Donne à quiconque te demande, et à qui prend ton bien, ne le réclame pas.

**31** Ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites-le aussi pour eux.

**32** Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle reconnaissance méritez-vous ?

Même les pécheurs aiment ceux qui les aiment.

**33** Si vous faites du bien à ceux qui vous en font,

quelle reconnaissance méritez-vous ? Même les pécheurs en font autant.

**34** Si vous prêtez à ceux dont vous espérez recevoir en retour, quelle reconnaissance méritez-vous ?

Même les pécheurs prêtent aux pécheurs pour qu'on leur rende l'équivalent.

**35** Au contraire, aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans rien espérer en retour.

Alors votre récompense sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut,

car lui, il est bon pour les ingrats et les méchants.

**36** Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux.

**37** Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés ; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés.

Pardonnez, et vous serez pardonnés.

**38** Donnez, et l'on vous donnera : c'est une mesure bien pleine, tassée, secouée, débordante, qui sera versée dans le pan de votre vêtement ; car la mesure dont vous vous servez pour les autres servira de mesure aussi pour vous. »



**DIMANCHE 24 FÉVRIER**  
**7ème DIMANCHE ORDINAIRE - C**

## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 6, 27-38

« *Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux* » (alors) « *vous serez les fils du Dieu très haut, car il est bon, lui, pour les ingrats et les méchants.* »

On a envie de dire « *quel programme !* ». Et pourtant c'est bien cela notre vocation. Si on relit l'ensemble de la Bible, elle apparaît bien comme le récit de la conversion de l'homme qui apprend peu à peu à dominer sa violence. Cela ne va pas sans mal, mais Dieu est patient, puisque pour lui, comme écrit saint Pierre, « *mille ans sont comme un jour et un jour est comme mille ans* » (2 Pi 3, 8).

Dieu éduque son peuple lentement, patiemment. Comme le dit le Deutéronome : « *Tu reconnais, à la réflexion, que le Seigneur ton Dieu faisait ton éducation comme un homme fait celle de son fils* » (Dt 8, 5). Cette lente extirpation de la violence du cœur de l'homme est exprimée de manière imagée dès le livre de la Genèse : la violence y est présentée comme une forme d'animalité.

Je reprends le récit du jardin d'Éden. Dieu avait invité Adam à nommer les animaux, ce qui symbolise sa suprématie sur l'ensemble des créatures. Et Dieu avait bien conçu Adam comme le roi de la création : « *Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toute la terre et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre.* » Et Adam lui-même s'était reconnu différent, supérieur : « *L'homme désigna par leur nom tout bétail, tout oiseau du ciel et toute bête des champs, mais pour lui-même, l'homme ne trouva pas l'aide qui lui soit accordée.* » Et vous savez que ce mot « *accordé* » signifie « *accordailles, harmonie* » ; l'homme n'a pas trouvé son égal.

Or, deux chapitres plus loin, voici l'histoire de Caïn et Abel. Au moment où Caïn est pris d'une folle envie de meurtre, Dieu lui dit : « *Le péché est tapi (comme une bête) à ta porte ; il veut te dominer, mais toi, domine-le* ». Et à partir de ce premier meurtre, le texte biblique montre la prolifération de la vengeance (4, 1-26). Cela revient à dire que, dès les premiers chapitres de la Bible, la violence est reconnue, elle existe, mais elle est démasquée, comparée à un animal : l'homme ne mérite plus le nom d'homme quand il est violent.

Les textes bibliques vont donc entreprendre la difficile conversion du cœur de l'homme. Dans cette entreprise, on peut distinguer des étapes. Arrêtons-nous sur la première : « *Œil pour œil, dent pour dent* » (Ex 21, 25). En réponse à l'effroyable record de Lamek (Gn 4, 23), cet arrière petit-fils de Caïn qui se vantait de tuer hommes et enfants pour venger de simples égratignures, la loi oppose une première limitation : « *Une seule dent pour une dent, et non pas toute la mâchoire, une seule vie pour une vie, et non pas tout un village en représailles...* » La loi du talion représentait donc déjà un progrès certain, même s'il nous paraît encore maigre.

La pédagogie des prophètes va sans cesse attaquer ce problème de la violence. Mais elle se heurte à une difficulté psychologique très grande : l'homme qui accepte de ne pas se venger croit perdre son honneur. Les textes bibliques vont donc faire découvrir à l'homme que son véritable honneur est ailleurs ; il consiste justement à ressembler à Dieu qui est « *bon, lui, pour les ingrats et les méchants* ».

Le discours de Jésus, aujourd'hui, est la dernière étape de cette éducation. De la loi du talion, nous sommes passés à l'appel à la douceur et au désintéressement, à la gratuité parfaite. Il insiste : par deux fois, au début et à la fin, il dit : « *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent* » ... « *Aimez vos ennemis sans rien espérer en retour* ». Du coup, la finale nous surprend un peu.

Jusqu'ici, si ce n'était pas facile, au moins c'était logique : Dieu est miséricordieux et nous invite à l'imiter ; et voilà que les dernières lignes semblent changer de ton : « *Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés ; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés. Pardonnez, et vous serez pardonnés. Donnez, et vous recevrez une mesure bien pleine, tassée, secouée, débordante, qui sera versée dans votre tablier ; car la mesure dont vous vous servez pour les autres servira aussi pour vous.* » Serions-nous revenus au donnant donnant ?

Évidemment non, puisque c'est Jésus qui parle. La clé est dans les versets précédents : « *Votre récompense sera grande, vous serez les fils du Dieu très haut* ». La merveille que découvrent ceux qui obéissent à l'idéal chrétien de douceur et de pardon, c'est la transformation profonde qui s'introduit en eux : parce qu'ils ont ouvert la porte à l'Esprit de Dieu, celui-ci les habite et les inspire de plus en plus et, peu à peu, ils voient s'accomplir en eux la promesse formulée par le prophète Ézéchiël (Ez 36,27) : « *Je vous donnerai un cœur neuf et je mettrai en vous un esprit neuf ; j'enlèverai de votre corps le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair.* »

# QUAND TU ÉTAIS SOUS LE FIGUIER...



*Qui est cette personne assise, dans l'Évangile, sous un figuier? C'est vous, c'est moi, c'est chacune, chacun d'entre nous rêvant de vivre enfin notre vie en plénitude. Mais à quelle existence Dieu appelle-t-il Nathanaël? En quoi l'accomplira-t-il en suivant Jésus? Qu'est-ce qu'une vocation?*

*Nos vies sociale, intellectuelle, amoureuse, ne sont jamais que la recherche et la poursuite de la vie véritable. Jusqu'à la lumineuse évidence que la vie que nous désirons et la vie que Dieu veut pour nous ne sont qu'une.*

*Explorant comme jamais le fil anodin de la quotidienneté anonyme, Adrien Candiard en délivre ici le miroitement secret au regard de l'éternité.*

*Une grande leçon, sans leçon, de spiritualité simple et haute. Un texte pour se jeter sur la voie.*

*Propos recueillis par Adrien Candiard  
Dominicain vivant au couvent du Caire, Adrien Candiard est l'auteur notamment de  
"En finir avec la tolérance", "Veilleur, où en est la nuit?",  
"Comprendre l'islam, ou plutôt: pourquoi on n'y comprend rien".*

*Le lendemain, Jésus résolu de partir pour la Galilée, et il trouve Philippe. Jésus lui dit: « Suis-moi! » Philippe était de Bethsaïde, la ville d'André et de Pierre. Philippe trouve Nathanaël et lui dit: « Celui dont Moïse a écrit dans la Loi, ainsi que les prophètes, nous l'avons trouvé! C'est Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth. » Nathanaël lui dit : « De Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon ? » Philippe lui dit: « Viens et vois. »*

## Tout commence par un dérangement...

Ou plutôt, c'est étrange, la vocation de Nathanaël commence par le récit d'une autre vocation, d'ailleurs très différente. La vocation de Philippe est toute simple. Celle de Nathanaël est sinieuse, traversée de soupçons, de questions, d'échanges incompréhensibles et d'enthousiasmes sans retenue. Elle passe du scepticisme à la confiance, du sarcasme à la déclaration d'amour en quelques instants. Elle est instable, elle fait ce qu'elle peut...

Pour Philippe, rien de tout cela. Pour Philippe, tout est simple : Jésus lui dit « Suis-moi », et il suit. Il fait même mieux : il recrute. Il n'a pas de doute, il témoigne immédiatement que le Christ est le Messie, alors qu'il faudra à Pierre la moitié de l'évangile de Matthieu pour comprendre tout cela. Avec Philippe, c'est facile. Je me souviens d'un prêtre, assez admirable par ailleurs, qui s'extasiait devant cette disponibilité, cette réponse à l'appel du Christ sans poser davantage de questions ou de conditions. Alors que de nos jours, déplorait-il, on va multiplier les temps de discernement, les retraites chez les jésuites, on repousse la réponse en attendant d'être plus mûr, d'être plus sûr...

Une réponse immédiate est plus enthousiasmante, j'en conviens, mais je crois que cette lecture est un tantinet erronée. On ne peut pas faire du récit de la vocation de Philippe un modèle à proposer aux services des vocations des diocèses et aux responsables des postulants des couvents et monastères. Ce serait même un contresens extrêmement dangereux, car on ne peut pas se permettre de jouer avec l'enthousiasme d'un jeune. Il faut de la prudence, et le courage ne doit pas être confondu avec la témérité.

D'autant qu'à mon sens, la vocation de Philippe nous raconte autre chose. Ce n'est pas un récit de vocation à proprement parler. Elle nous raconte la vocation d'un autre. La vocation de quelqu'un qui nous précède. Une histoire de vocation déjà réglée, et donc apparemment toute simple.

Personne n'est jamais le premier des chrétiens. Nous ne sommes pas devenus chrétiens sans que d'autres chrétiens nous précèdent. Certains de ces chrétiens nous ont aidés à l'être : pas seulement nos parents en

demandant le baptême pour nous, ou en nous inscrivant au catéchisme. Je pense à ces chrétiens lumineux, mais parfois discrets, dont la foi profonde et joyeuse nous a indiqué qu'il y avait du bonheur à suivre le Christ ; ces chrétiens qui respiraient le parfum des Béatitudes. Plusieurs visages me reviennent en écrivant ces lignes. Je m'aperçois que jamais, tout occupé que j'étais à mes propres tempêtes intérieures, je n'ai remis en question leur vocation. Dans mes temps de discernement, de doute, de maturation, ils étaient des jalons solides, des repères stables. Une vocation, c'est donc cela. Reste à comprendre quelle est la mienne.

La vocation de Philippe est simple comme la vocation d'un autre. Nous ne savons rien de ses combats intérieurs, de ses doutes, de ses tentations, et nous n'avons rien à en savoir. Il n'est là que pour ouvrir la route et permettre à Nathanaël de s'interroger sur lui-même.

Aucune de nos vocations n'a été la première. Il a fallu d'autres vocations, des vocations préalables, pour la produire. Ce n'est pas un petit paradoxe : si la vocation est la chose la plus personnelle qui soit, une affaire entre le Christ et nous, il faut toujours qu'elle implique d'autres personnes. Le Christ est comme ces gens toujours entourés d'amis qui ne peuvent pas venir chez vous sans amener avec eux toute une petite foule. Il a fallu des Philippe pour nous transmettre la foi, il a fallu des Philippe pour nous la conserver à l'adolescence ou la renforcer au début de l'âge adulte, il a fallu des Philippe pour nous encourager, il a fallu des Philippe pour nous montrer où était notre vocation personnelle. Il y a l'appel du Christ, bien sûr, et c'est lui qui est décisif ; mais il a fallu des Philippe pour organiser la rencontre et nous faire entendre cet appel. Une vie chrétienne peut être solitaire, mais elle ne peut pas être tout à fait isolée : Dieu veut que notre face-à-face, notre cœur-à-cœur avec lui soit toujours un peu surpeuplé.

Au fond, je ne fais que répéter ce que ne cesse d'écrire l'apôtre saint Jean dans ses lettres : celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il dire qu'il aime Dieu qu'il ne voit pas ? Mais avec ici, toutefois, une variante de taille. Il ne s'agit pas seulement de se

donner un coup de main dans l'adversité, ou d'être gentil et poli. Il s'agit encore de nous appuyer les uns sur les autres pour découvrir qui nous sommes. Cette recherche n'est pas nécessairement narcissique ou autocentrée, puisqu'on n'y progresse qu'au contact des autres, par leur propre recherche, par leur propre vocation.

On s'en aperçoit, je crois, quand on passe de l'autre côté. Quand on cesse de s'interroger sans fin sur sa vocation, parce qu'on l'a trouvée et qu'elle nous rend heureux, et qu'on sert alors de point de repère à d'autres. D'autres qui se débrouillent comme ils peuvent avec leurs combats, avec leurs questions, et qui vous regardent comme si, pour vous, tout avait été toujours évident : vous êtes tellement à votre place — de leur point de vue, en tout cas, parce que pour vous, même si vous êtes au clair sur votre vocation, il vous reste à la vivre chaque jour et cela n'a rien d'évident. Mais il y a une évidence pour les yeux des autres, qui les aide à trouver leur propre chemin vers le Christ. Vous aurez beau raconter votre cheminement difficile, cela ne vaudra rien dire pour le cadet qui vous écoute à la recherche de sa vocation, parce que ce cheminement a abouti quelque part. Les doutes que nous avons pu traverser leur paraissent aussi inconséquents que les péripéties d'un roman policier dont on aurait lu les dernières pages.

Reste que Philippe ne devait pas pour autant faire absolument le malin, quand il est allé trouver son ami, son camarade galiléen comme lui, pour lui faire part de sa découverte. Après un début solennel, je l'imagine baisser la voix et dire à toute vitesse la fin de sa phrase : « Celui dont a parlé Moïse dans la Loi, ainsi que les prophètes, nous l'avons trouvé » — jusque-là, tout va bien, rien à redire — « c'est Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth. » C'est un peu décevant, c'est sûr, et devant la réponse sarcastique de Nathanaël, il n'a rien de mieux à proposer que la rencontre directe avec Jésus. Son rôle à lui, Philippe, est immense, mais il est aussi minuscule. Il n'a pas d'argument béton, pas de vérité surnaturelle à déployer, pas de phrase-choc. Il ne joue pas au gourou avec un Nathanaël qui, apparemment, se cherche (on sait bien peu de chose sur Nathanaël, mais il était venu auprès de Jean le Baptiste, loin de chez lui, et on peut y voir au moins l'indice d'un certain questionnement). Il le renvoie directement à Jésus, parce qu'il n'a rien de mieux à donner. Il n'est pas tout à fait dépourvu, mais il donne ce qu'il a : sa conviction, et le contact avec Jésus.

Nathanaël se moque de lui, mais il suit son conseil : il va voir. Il a certainement autre chose à faire que de perdre son temps avec des messies sortis de Trifouilly-les-Oies, mais il se laisse déranger tout de même. Beaucoup de commencements, dans la Bible, sont des dérangements. Moïse, devenu berger, fait un détour pour aller voir de plus près le buisson ardent où Dieu va l'appeler à libérer son peuple esclave en Égypte (voir Exode 3). Ce détour n'est pas grand-

chose, mais Dieu l'en félicite comme s'il avait fait là quelque chose d'extraordinaire. L'extraordinaire, c'est qu'il se soit laissé déranger. Son troupeau devait l'occuper. Et il aurait pu simplement refuser de sortir de son confort routinier. On se dit qu'un buisson qui brûle sans se consumer, ce n'est pas banal, et que nous serions allés voir nous aussi, ne serait-ce que par curiosité. J'aimerais en être certain. Sur combien de miracles fermons-nous les yeux, parce que cela nous entraînerait trop loin ? Combien de visites d'anges manquons-nous par manque de curiosité et souci de tranquillité ?

Et pourtant, il faut bien un jour, comme Nathanaël, comme Moïse, se laisser déranger pour que l'aventure commence. Quand j'étais petit, à la campagne pendant les vacances, ma mère m'envoyait souvent chercher à la ferme voisine du lait ou des œufs. Comme j'étais un garçon poli, je commençais toujours par dire à la fermière : « Excusez-moi de vous déranger... » — ce à quoi elle répondait toujours : « Oh ! Mais tu sais, j'étais pas rangée ! »

Elle avait bien raison ! Est-ce qu'il n'arrive jamais que nos vies chrétiennes soient rangées ? Quel paradoxe, par exemple, chez les religieux et les moines : tout avait commencé par un dérangement, parce que nous avons accepté de sortir de nos circuits parfaitement huilés, pour aller là où nous ne pensions pas devoir aller, et cela finit parfois en habitudes maniaques indéracinables. Quel paradoxe, et quelle catastrophe ! Car si on n'y prend pas garde, il n'y a pas besoin d'être vieux pour devenir un vieux garçon ou une vieille fille spirituellement, confits pour l'éternité dans la même confiture, définitivement enfermés dans un confort un peu glauque, mais un confort tout de même.

On raconte, dans la tradition ancienne des moines d'Égypte — les « Pères du désert » — que le diable, déguisé en pauvre, était venu frapper à la porte d'un monastère pour tenter les frères. Il frappe, pas de réponse. Il frappe à nouveau, sans plus de succès. Il frappe, il appelle ; derrière la porte, on lui répond enfin : « Que veux-tu ? » « Je suis un pauvre (un pauvre diable ?), dit le diable. J'ai besoin de votre aide. » On lui répond : « Laisse-nous, nous sommes en train de prier. » Alors le diable se réjouit : « Inutile d'entrer, remarque-t-il. Je suis déjà à l'intérieur. » Comme il se cache à l'intérieur de toute enceinte dont la porte est solidement close.

L'amour que nous devons au prochain est toujours dérangeant ; s'il ne nous dérange jamais, c'est que nous n'avons pas commencé à l'aimer. J'y pensais il y a quelques mois, quand des centaines de milliers de migrants fuyant la guerre ont commencé à affluer en Europe. Le pape François a appelé les catholiques du continent à accueillir ces réfugiés. Beaucoup l'ont entendu, mais cet appel a parfois troublé quelques chrétiens sincères, qui répondaient qu'un tel accueil, pour des raisons économiques ou identitaires, était tout de même bien compliqué. Sans blague ? Bien sûr que

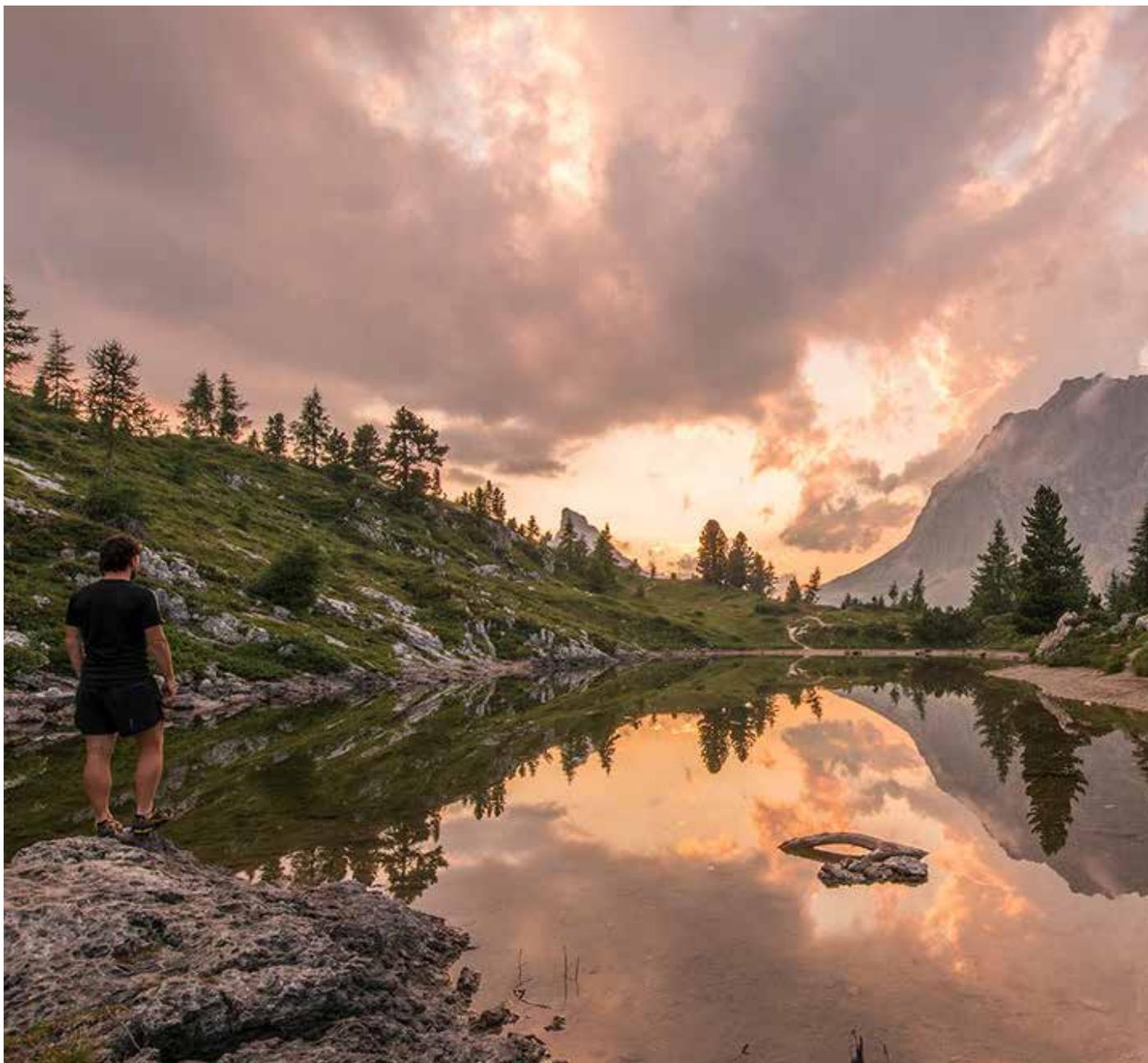
c'est compliqué, bien sûr que cela remet en question un confort, matériel ou non, par ailleurs parfaitement légitime ; mais précisément, c'est le principe, c'est l'idée, la charité n'est pas autre chose. Car non seulement l'amour fait du bien au prochain - le réfugié que l'on accueille se réjouit d'être accueilli -, mais cela fait encore du bien à celui qui aime, parce qu'il a là l'occasion de sortir de la prison de ses habitudes confortables. L'alternative au dérangement, ce n'est pas la tranquillité; l'alternative au dérangement, c'est l'enfer, qui n'est que le nom technique de l'isolement choisi et accepté pour l'éternité.

Nous devrions être reconnaissants envers les gens qui nous dérangent. Ils nous évitent de vivre une vie chrétienne rangée. Ils nous sauvent de la catastrophe, qui transforme l'ascèse en confort, le silence contemplatif en indifférence polie, le face-à-face avec le Dieu vivant en sieste prolongée. Ils permettent à l'esprit

de notre vocation de reprendre vigueur, de revivre en nous comme au premier jour ; ce jour où nous nous sommes laissé déranger, acceptant de vivre l'aventure la plus exigeante de notre vie, l'aventure de la joie. Car sans dérangement, il peut y avoir du contentement, du plaisir, de la satisfaction ; mais il n'y a jamais de joie. Notre gratitude envers ceux qui nous dérangent ne devrait pas être une pieuse obligation à laquelle on se force, une méritoire œuvre de miséricorde, mais le jaillissement d'une reconnaissance authentique envers celui qui seul peut nous porter la joie.

*à suivre...*

*Adrien Candiard,  
Le Caire, le 24 août 2016,  
en la fête de saint Barthélemy, cet apôtre méconnu que la  
tradition de l'Église identifie depuis longtemps au Nathanaël  
de l'évangile...*



# *SE LAISSER CONVERTIR PAR LES PAUVRES*



*Ceux qui se penchent régulièrement et discrètement vers les plus démunis font l'expérience de la miséricorde; et d'un changement intérieur.*

*Par Marie de Varax*

Jean-Marc Ossogo, avocat trentenaire parisien, allait à la messe, comme beaucoup, mais «sans plus». Jusqu'à ce carême 2015 où inexplicablement, je fus poussé à aller à la messe tous les jours, à réciter le chapelet. Quelque chose s'est transformé en moi. Mon rapport à Dieu a complètement changé: d'une prière de demande, je suis passé à une prière gratuite. Et je ne pouvais plus me contenter d'aller seulement à la messe, ni même de prier: il me fallait servir les plus pauvres, car à travers ce service, c'est le Christ que je servais. »

Comme Jean-Marc, bien des chrétiens font un jour l'expérience de l'amour de Dieu - et cet amour les pousse à se mettre au service, par obéissance à cette parole pressante du Christ: «Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40).

### Le « huitième sacrement »

L'Église parle même du «sacrement du frère»: «Cette expression est classique dans l'Église, même si on l'a un peu oubliée», explique le Père Étienne Grieu, jésuite et auteur d'*Un lien si fort : Quand l'amour de Dieu se fait diaconie* (Éditions de l'atelier). « Parmi les Pères de l'Église, saint Jean Chrysostome en parle explicitement en disant que le sacrement de l'autel et le sacrement du frère sont inséparables». Saint Augustin évoque même le « huitième sacrement. » Tous les saints l'ont découvert, de saint Martin qui vit en songe le Christ revêtu du manteau dont il avait couvert un pauvre quelques heures auparavant, à sainte Mère Teresa qui n'eut de cesse de soulager la soif ardente du Christ, caché «sous le déguisement désolant du pauvre, en passant par le bienheureux Pier Giorgio Frassati qui affirmait: «Jésus me fait une visite chaque jour par la communion ».

### Le service des pauvres n'est pas une option

Le service des pauvres n'est donc pas une option dans la vie spirituelle: « C'est le charisme particulier... de tous les baptisés!» sourit Étienne Villemain, fondateur de l'association Lazare, qui fait habiter ensemble anciens sans-abri et jeunes actifs chrétiens. Le service des pauvres lui est «tombé dessus» lors d'une veillée de prière. Invité à piocher le nom d'un saint, il est mû par une inspiration soudaine: «Si je tire Mère Teresa, je pars vivre en colocation avec des SDF. » Le papier porte le nom de... la sainte de Calcutta. « Suite à cette veillée, je me suis dit: je pars pour six mois de colocation. Et puis, j'ai découvert que c'était une vie extraordinaire, que c'était nourrissant aussi bien spirituellement qu'humainement.» Le service des pauvres, que l'on peut rendre au départ par devoir, se révèle un formidable accélérateur de conversion. Comme si la conversion qui poussait au service n'était en fait qu'un point de départ...

Tiaré Colas, partie en coopération avec son mari et ses trois petits enfants entre 2015 et 2017 en Haïti, le pays le plus pauvre d'Amérique, en a fait l'expérience: «Quand on est confronté aux gens qui n'ont rien, qui vivent au jour le jour, cela nous émonde. On est invité à revoir nos calculs, notre relation au matériel, explique-t-elle. Cela nous pousse à accepter ce que l'on nous donne. On comprend plus vite

que notre vie ne dépend pas de nos propres forces mais d'un plus grand que nous. Peut-être aurions-nous compris cela en France, mais cela aurait pris plus de temps, dans notre vie si bien planifiée! »

Un dénuement qui se tait à l'extérieur... mais aussi à l'intérieur. Très vite, «on s'aperçoit que l'on n'est pas plus fort qu'eux, ces pauvres que l'on est venu bien généreusement aider, témoigne Étienne Villemain. On se sent très pauvre et limité ».

**« Servir les pauvres est le charisme particulier... de tous les baptisés ! »**

Vincent, invité à une réunion Foi et Lumière, qui réunit personnes porteuses d'un handicap mental et personnes valides, a vite découvert que sa patience avait des limites devant

Noah, un jeune autiste qui n'arrêtait pas de taper sur une boîte. «La responsable du groupe s'est aperçue de mon malaise. Elle m'a montré le jeu préféré de Noah, qui l'a distrait un moment de sa boîte, et m'a raconté son histoire Peu à peu, nous nous sommes apprivoisés. » Il est prudent au début de se faire accompagner par une association qui portera l'élan généreux ! Elle montrera qu'en se reconnaissant pauvre, incapable d'aimer, on creuse un espace que le Seigneur peut remplir. «Les pauvres sont nos maîtres», rappelait sans cesse saint Vincent de Paul à ses filles spirituelles.

### Côtoyer les pauvres, c'est être amené à vivre l'Évangile

Car côtoyer les pauvres, c'est être amené à vivre l'Évangile, à être ainsi évangélisé au sens propre. Étienne Villemain se souvient de cet homme qui avait mal à l'un de ses pieds. « Je l'invite à le laver dans la baignoire. Et lui me dit: "Je ne peux pas, j'ai le dos cassé." Alors, je me suis mis à genoux devant lui, et je lui ai lavé les pieds. » Ou de cet autre parti un jour en

**« Les pauvres nous apprennent à être le visage de la miséricorde de Dieu »**

claquant la porte, et revenu en pleurant après avoir bu tout son maigre avoir. Les habitants de la colocation l'attendaient, comme le Fils prodigue, sur le pas de la porte... « Les pauvres nous apprennent à pardonner, à

avoir de la compassion, de la bienveillance», souligne Étienne Villemain. À être le visage de la miséricorde de Dieu, comme le révéla le Christ à Sœur Faustine, en la visitant sous les traits d'un pauvre « pour goûter sa compassion ».

### Sans la foi, on ne voit que la misère

Avec la foi, on peut voir le Christ mendier notre amour : «J'ai soif» (In 19, 20). Car finalement, si l'aumône est vitale, c'est surtout de «nourriture du cœur » que les pauvres ont le plus besoin. Pour Mère Teresa, les pauvres sont ainsi ceux qui sont dans la misère matérielle, mais plus encore ceux qui ne se sentent ni aimés ni désirés par leur entourage : «Jésus vient à nous en ceux-là: ceux qui ont faim, ceux qui sont seuls, les malades de l'alcool et de la drogue, les personnes prostituées, les mendiants des rues... Les repousser, c'est repousser le Christ. Mais il est aussi possible que vienne à nous dans un membre de notre famille, un proche "prochain" que nous avons plus de mal à aimer. »Saurons-nous faire miséricorde à ce pauvre inattendu ?

*Extrait de « Conversion : quand Dieu bouleverse nos vies »*

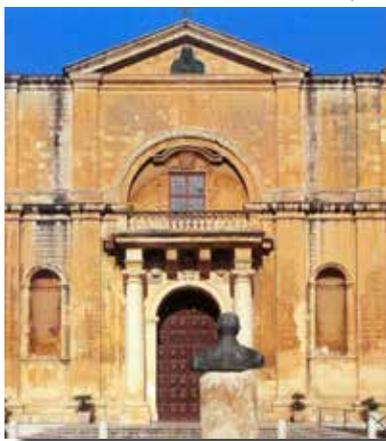


## LES BIENHEUREUX ET LES SAINTS DE L'ORDRE DANS L'ÉGLISE

La vénération des saints de l'Ordre de Malte est un élément essentiel de la spiritualité de l'Ordre, ces saints sont connus et pour la plupart d'entre eux vénérés localement. Les chevaliers profès, en qualité de religieux de l'Ordre, ont conservé une vénération très particulière à tous les saints de l'Ordre, vénération qui les rattache à la tradition ancestrale de son histoire. Au fur et à mesure des mois à venir, nous allons découvrir en entrant dans le jardin secret de Malte, et la vie et le parfum de ces fleurs cachées, trop bien cachées ! Pour mettre en lumière l'admirable don de soi que ces saintes et ces saints ont pu apporter à la spiritualité de l'Ordre. Raviver leurs souvenirs et raviver leurs vénération par nos prières est un devoir de mémoire que nous nous devons d'accomplir pour les rendre plus présents là où la sainteté nous manque, là où les hauts faits de sacrifice nous sont nécessaires, là où nos demandes d'intercession deviennent essentielles pour leur ultime sanctification. Dans ces quelques pages, nous nous efforcerons de découvrir les saints et bienheureux de l'Ordre dont le mémorial a été fixé par l'Église dans le courant du mois. Comme toutes les institutions religieuses, l'Ordre a compté dans ses rangs des hommes et des femmes qui ont été distingués par l'Église et « les a fait porter sur les autels ». Le Missel de l'Ordre de Malte indique: « Depuis son origine l'Ordre a attiré à lui un grand nombre d'hommes et de femmes, la sainteté de certains d'entre eux a laissé des traces dans l'histoire de l'Église. Mais à côté de ces hommes et de ces femmes "illustres", il y a de nombreux frères et sœurs inconnus qui ont donné leur vie selon la tradition de l'Ordre : tuitio fidei et obsequium pauperum... Ils nous rappellent que nous sommes tous appelés à la sainteté. »



## FÊTE DE LA DÉDICACE DE L'ÉGLISE PRINCIPALE DE L'ORDRE DE SAINT JEAN DE JÉRUSALEM, DE RHODES ET DE MALTE MÉMORIAL : LE 20 FÉVRIER



Nous commémorons en ce jour la dédicace de l'église conventuelle de saint Jean-Baptiste de La Valette sur l'île de Malte.

Cette église a été consacrée en tant qu'Église conventuelle de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle; depuis, de nombreuses générations de chevaliers et dames de l'Ordre ont rejoint ce lieu pour y prier, pour adorer la Sainte Trinité, le Seigneur notre Dieu, et vénérer Notre Dame de Philerme, protectrice de l'ordre.

Nos prières aujourd'hui ne peuvent que rejoindre les leurs, confraternellement, pour qu'avec l'intercession de la très Sainte Vierge Marie, tous les saints, tous les religieux de l'Ordre qui ont été rappelés auprès du Père en rejoignant le bienheureux Gérard, fondateur de notre Ordre, nous puissions demander au Seigneur de nous aider à demeurer au service de sa parole, et à celui de nos Seigneurs les pauvres et les malades.

### PRIÈRE

Seigneur Jésus, chaque année tu renouvelles le mémorial de la dédicace de l'église principale de notre Ordre, journée où ce saint lieu a été consacré. Écoute les prières de ton peuple et permets-lui de perpétuer sur ton autel le mystère de l'eucharistie et l'écoute attentive de ta parole, afin qu'à travers nos prières nous puissions recevoir la grâce de la plénitude de la rédemption.

Nous te le demandons par Jésus-Christ, ton fils, notre Seigneur, qui vit et règne avec toi dans l'unité du Saint-Esprit, un seul Dieu pour les siècles des siècles. Amen.



# FÊTE DE LA DÉDICACE DE L'ÉGLISE MAJEURE DE L'ORDRE DE MALTE.



## DÉDICACE DE L'ÉGLISE MAJEURE DE NOTRE ORDRE EN CETTE ÉGLISE MÊME: SOLENNITÉ DANS LES AUTRES ÉGLISES: FÊTE

À Malte, depuis toujours, la dédicace de l'église conventuelle majeure de saint Jean-Baptiste est célébrée comme solennité.

Seules les églises soumises à notre Ordre sont tenues à célébration, qui se déroule alors sous le degré de fête et avec les formulaires prévus en dehors de l'église consacrée et une seule lecture avant l'Évangile.

### ANTIENNE D'OUVERTURE (PS 67, 36)

Dieu est l'Adorable, dans son temple saint. C'est lui, le Dieu d'Israël, qui donne à son peuple force et puissance. Béni soit Dieu.

*Gloria in excelsis.*

### PRIÈRE

Chaque année, tu fais revivre pour nous, Seigneur, le jour où cette église a été consacrée; de grâce, écoute les prières de ton peuple: donne-nous de toujours accomplir ici un culte qui te rende gloire et nous sanctifie pleinement.

Par Jésus-Christ.

En dehors de l'église consacrée :

### ANTIENNE D'OUVERTURE (AP 21, 2)

J'ai vu la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, toute prête, comme une fiancée parée pour son époux.

*Gloria in excelsis.*

### PRIÈRE

Dieu qui choisis des pierres vivantes pour bâtir la demeure éternelle de ta gloire, fais abonder dans ton Église les fruits de l'Esprit que tu lui as donné: que le peuple qui t'appartient ne cesse pas de progresser pour l'édification de la Jérusalem céleste. Par Jésus-Christ.

## PREMIÈRE LECTURE

### LA GLOIRE DU SEIGNEUR REMPLISSAIT LE TEMPLE.

LECTURE DU LIVRE D'ÉZÉKIEL - 43, 1-2.4-7A

**1** L'envoyé du Seigneur me conduisit vers la porte du Temple nouveau, la porte qui regarde vers l'Orient;

**2** et voici que la gloire du Dieu d'Israël arrivait de l'Orient.

Le bruit qu'elle faisait ressemblait à la voix des océans, et la terre resplendissait de cette gloire.

**4** La gloire du Seigneur entra dans le Temple par la porte qui regarde vers l'Orient.

**5** L'esprit m'enleva et me transporta dans le parvis intérieur: voici que la gloire du Seigneur remplissait le Temple.

**6** Et j'entendis une voix qui venait du Temple, tandis que l'envoyé du Seigneur se tenait près de moi.

**7** Cette voix me disait: Fils d'homme, c'est ici le lieu de mon trône, le sol sur lequel je pose les pieds, et j'y habiterai au milieu des fils d'Israël, pour toujours.

## PSAUME RESPONSORIAL - 1 CH 29, 10.11.12 (R. 19)

*R. Louange à toi, Seigneur;*

*louange à ton nom glorieux.*

Béni sois-tu, Seigneur, \* Dieu de notre père Israël, depuis les siècles et pour les siècles!

À toi, Seigneur, force et grandeur \* éclat, victoire, majesté, tout, dans les cieux et sur la terre!

À toi, Seigneur, le règne \* la primauté sur l'univers: la richesse et la gloire viennent de ta face!

C'est toi, le Maître de tout: \* dans ta main, force et puissance; tout, par ta main, grandit et s'affermit.

## ALLÉLUIA - AP 21, 3

Alléluia: Voici la demeure de Dieu avec les hommes; il demeurera avec eux. R. Alléluia.

**OU BIEN**

Temps du carême: Gloire à toi, Seigneur, gloire à toi.

## ÉVANGILE

### À MES BREBIS, JE DONNE LA VIE ÉTERNELLE.

ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN - 10, 23-30

**23** Jésus allait et venait dans le Temple, sous la colonnade de Salomon.

**24** Les Juifs se groupèrent autour de lui; ils lui disaient: « Combien de temps vas-tu nous laisser dans le doute? Si tu es le Messie, dis-le nous ouvertement! »

**25** Jésus leur répondit: Je vous l'ai dit, et vous ne croyez pas.

Les œuvres que je fais au nom de mon Père, voilà ce qui me rend témoignage.

**26** Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.

**27** Mes brebis écoutent ma voix; moi, je les connais, et elles me suivent.

**28** Je leur donne la vie éternelle: jamais elles ne périront, personne ne les arrachera de ma main.

**29** Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tout, et personne ne peut rien arracher de la main du Père.

**30** Le Père et moi, nous sommes UN ».

## PRIÈRE SUR LES OFFRANDES

Dans l'église consacrée: Tandis que nous rappelons devant toi, Seigneur, le jour où tu as fait de cette maison le lieu de ta gloire et de ta sainteté : Nous te prions de nous transformer nous-mêmes en offrandes qui te soient agréables. Par Jésus. Ou bien, en dehors de l'église consacrée: Accueille, Seigneur, le sacrifice que nous t'offrons: et donne à ceux qui te supplient dans ton Église d'être fortifiés par tes sacrements et de voir leurs prières exaucées.

Par Jésus.

## PRÉFACE: L'ÉGLISE, TEMPLE DE DIEU.

### DANS L'ÉGLISE CONSACRÉE:

**V.** Le Seigneur soit avec vous.

**R.** Et avec votre esprit.

**V.** Élevons notre cœur.

**R.** Nous le tournons vers le Seigneur.

**V.** Rendons grâce au Seigneur notre Dieu.

**R.** Cela est juste et bon.

Vraiment, il est juste et bon de te rendre gloire, de t'offrir notre action de grâce, toujours et en tout lieu, à toi, Père très saint, Dieu éternel et tout-puissant, par le Christ, notre Seigneur. Dans cette maison que tu nous as donnée, où tu accueilles le peuple qui marche vers toi, tu nous offres un signe merveilleux de ton alliance: Ici, tu construis pour ta gloire le temple vivant que nous sommes; tu édifies l'Église, ton Église universelle, que se constitue le Corps du Christ; cette œuvre s'achèvera en vision de bonheur la Jérusalem céleste.

C'est pourquoi, avec la foule immense des saints, en ce lieu que tu as consacré, nous te bénissons, nous te glorifions, et nous te rendons grâce en (disant) chantant:  
Saint! Saint! Saint, le Seigneur, Dieu de l'univers!

### EN DEHORS DE L'ÉGLISE CONSACRÉE: (MISSEL ROMAIN, COMMUN B)

#### PRIÈRES EUCHARISTIQUES

*Textes propres: dans l'église consacrée:*

**PE I**-Dans la communion de toute l'Église, nous célébrons l'anniversaire de la dédicace de cette église, en ce jour où tu l'as consacrée et remplie de ta présence; et nous voulons nommer en premier lieu la bienheureuse Marie toujours Vierge, Mère de notre Dieu et Seigneur, Jésus-Christ;

**PE II**-Toi qui es vraiment saint, toi qui es la source de toute sainteté, nous voici rassemblés devant toi, et dans la communion de toute l'Église, nous célébrons l'anniversaire de la dédicace de cette église, en ce jour où tu l'as consacrée et remplie de ta présence.

Par le Christ, Seigneur et Chef de ton Église, Dieu notre Père, nous te prions:

**PE III**-C'est pourquoi nous voici rassemblés devant toi, et dans la communion de toute l'Église, nous célébrons l'anniversaire de la dédicace de cette église, en ce jour où tu l'as consacrée et remplie de ta présence.

Par le Christ, Seigneur et Chef de ton Église, Dieu tout-puissant, nous te supplions de consacrer toi-même les offrandes que nous apportons:

### ANTIENNE DE COMMUNION (CF. 1 CO 3, 16-17)

Nous sommes le temple de Dieu, l'Esprit de Dieu habite en nous.

Le temple de Dieu est sacré, et ce temple, c'est nous.

Prière après la communion : Accorde au peuple qui t'est consacré, Seigneur, d'emporter avec lui les fruits de ta bénédiction et la joie: fais-lui découvrir qu'il a reçu ta grâce en prenant part à la liturgie de cette fête.

Par Jésus.

### EN DEHORS DE L'ÉGLISE CONSACRÉE:

#### ANTIENNE DE LA COMMUNION (CF. 1 P 2, 5)

Nous sommes des pierres vivantes, qui servent à construire le Temple spirituel, le peuple sacerdotal qui appartient à Dieu.

Prière après la communion: Tu as voulu, Seigneur, que ton Église de la terre soit pour nous l'annonce de la Jérusalem céleste : accorde-nous, par cette communion, d'être ici-bas le temple de ta grâce et d'entrer un jour dans la demeure de ta gloire. Par Jésus.

### BÉNÉDICTION SOLENNELLE

À la fin de la messe, le célébrant fait la salutation habituelle:

V. Le Seigneur soit avec vous.

R. Et avec votre esprit.

Le diacre ou le célébrant ajoute:

« Préparez-vous à recevoir la bénédiction du Seigneur ». Le célébrant dit alors:

Le Seigneur du ciel et de la terre  
vous a rassemblés pour fêter l'anniversaire  
de cette église:

qu'il multiplie sur vous ses bénédictions.

R. Amen.

Il veut que ses enfants ne restent pas dispersés  
mais soient tous réunis en son Fils:  
qu'il fasse de vous son Temple vivant  
et la demeure de son Esprit saint.

R. Amen.

Puissiez-vous avoir le cœur assez pur  
pour que Dieu habite en vous dès maintenant  
et vous reçoive un jour, avec tous les saints,  
dans la maison où Jésus vous a préparé une place.

R. Amen.

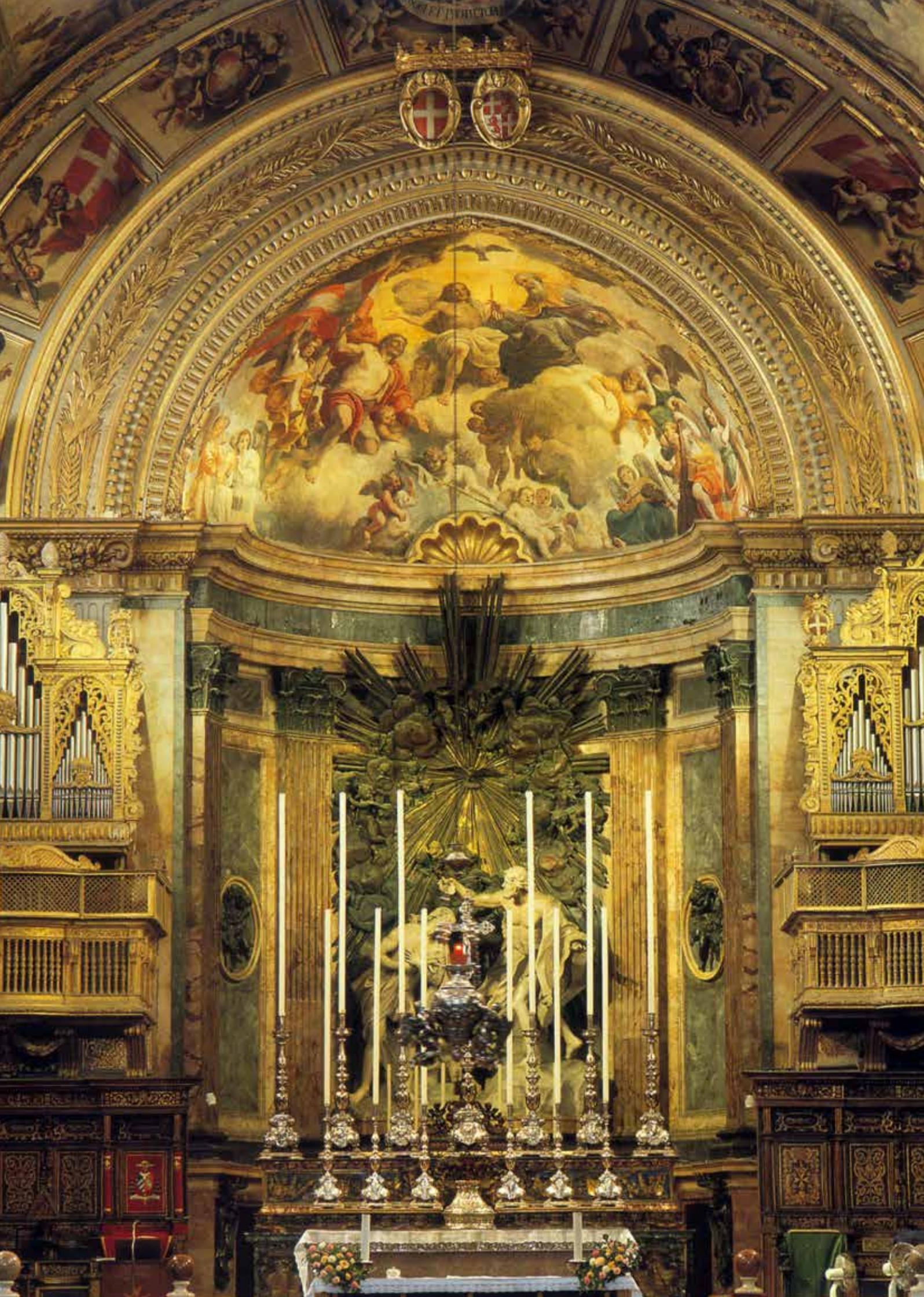
Et que la bénédiction de Dieu tout-puissant,  
Père, Fils et Saint-Esprit,  
descende sur vous et demeure à jamais.

R. Amen.

Le diacre ou le célébrant:

Allez dans la paix du Christ.

R. Nous rendons grâce à Dieu.



# Quand le silence se manifeste



**MICHEL COOL**

**CONVERSION AU SILENCE**

*Itinéraire spirituel d'un journaliste*

*Un journaliste catholique, élevé dans un milieu modeste du Nord, avoue ce qui lui est arrivé dans l'ordre de la foi et de la rencontre illuminative de la présence divine. Ce qui le fait avancer, en toutes ses activités, c'est le rayonnement secret du silence divin dans sa vie. Depuis son expérience spirituelle de Scourmont en Belgique, l'évidence de la présence de Dieu dans sa vie le poursuit avec bonheur et lui donne un recul serein sur tout ce qui lui arrive et qui est tout sauf banal. On n'est plus ici dans la question du sens, mais dans celle de la présence bienveillante et constante de Dieu à l'homme. Un livre pour les actifs, les survoltés, les déboussolés spirituels, qui se fuient ou fuient Celui qui ne cesse de les accompagner et veut les rencontrer en leur intimité.*

*Michel Cool, né en 1956, est journaliste de presse écrite, radio et télévisée. Il est actuellement rédacteur en chef de l'hebdomadaire « La Vie » et chroniqueur littéraire du « Jour du Seigneur » sur France 2. Il a collaboré pendant plusieurs années à France Culture. Il est l'auteur d'une dizaine de livres, dont « Pour un capitalisme au service de l'homme » (Albin Michel, 2009) et « Messagers du silence » (Albin Michel, 2008).*

# Silences joyeux

La solitude fut le doux refuge de mon enfance. Aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours convoité ces moments où, seul dans ma chambre ou dans un coin reculé du jardin, je m'adonnais à mes rêveries et à mes distractions. Je ne voyais pas le temps passer en jouant avec mes petits soldats ou avec les animaux de ma ferme en bois peint. Ainsi caché, je m'inventais des jeux fabriqués par mon imagination fertile dans lesquels je me donnais toujours le beau rôle. Chaque été, j'allais en vacances chez mon grand-père maternel, dans la banlieue lilloise. Quand je ne regardais pas officier, dans sa cuisine, cet ancien pâtissier de la rue Gambetta à Lille, dont le magasin existe toujours en face du pittoresque marché de Wazemmes, je passais des heures dans son jardin à capturer des fourmis. Je les déposais sur des feuilles de troène, puis les faisais flotter sur l'eau d'une bassine. Quand l'une d'elles glissait et risquait de se noyer, je prenais un fin plaisir à la repêcher à l'aide d'une petite tige. Sauveteur de fourmis, j'étais fier d'être « quelqu'un » pour ces petits insectes sans défense ! Le parfum des troènes qui embaumait le jardin de Lambersart reste associé dans mon souvenir au spectacle de ces pauvres fourmis sauvées des eaux in extremis par ma parodie de charité. Ces longues plages récréatives, vécues seul à seul avec moi-même, exhalaient des senteurs de paradis dont, je ressentirai la nostalgie jusqu'à la fin de ma vie.

La solitude était mon refuge et le silence mon rempart. Jusqu'à l'adolescence, j'ai souffert d'une timidité presque maladive qui me faisait fuir la vue et la compagnie de toute personne étrangère à la petite principauté formée par mon père, ma mère et moi. Les clients du salon de coiffure étaient toujours surpris par le silence qui régnait dans notre maison. « Vous avez bien un garçon ? » s'enquéraient-ils intrigués auprès de mes parents. Mais ma timidité pouvait aussi prendre des allures désagréables et gênantes. Un jour, la femme de mon instituteur s'était garée devant notre magasin et attendait dans sa voiture. Ma mère exigea que j'aie lui faire mes politesses. Tétanisé à l'idée de traverser le salon rempli de clients et d'aller saluer cette dame que je voyais pourtant tous les jours à l'école communale, je refusais de m'exécuter. Ma mère fut alors contrainte de me traîner de force jusqu'à la portière de la voiture tandis que grondait en moi un torrent de honte et de colère qui m'empourrait tout le visage. Dans ma famille, on m'avait surnommé « cow-boy la trouille ». Ce sobriquet m'a longtemps collé à la peau. Il ne se voulait pas blessant; pourtant j'ai secrètement souffert

de cette dénonciation de ma fragilité que je concevais comme une anomalie coupable, une faiblesse infamante et humiliante. Quand me suis-je libéré de cette introversion de jeunesse ? Je ne saurais le dire vraiment. Ce dont je me souviens en revanche, c'est du goût triste et amer du silence dans lequel je m'emmurais pour échapper au regard des autres.

Ce silence déserté par la confiance et la joie m'a fait expérimenter une insondable frayeur dont je garde une vive mémoire. Je devais avoir sept ou huit ans peut-être. Était-ce un soir ou un matin, je ne sais plus. Dans le silence de ma chambre d'enfant, je me sentis soudain aspiré par un vide abyssal. Un vertige me saisit, comparable à celui d'un méhariste témoin d'un mirage dans le désert. Tout ce que je croyais voir, à commencer par mon propre reflet dans la glace d'une armoire, s'évanouit subitement dans l'opacité d'un néant insoupçonné, et disparut dans l'épaisseur d'une obscurité profonde et sans limites. Était-ce la nuit noire de mes origines qui se rappelait sauvagement à moi, comme pour se venger du grand bonheur que m'apportaient chaque jour l'homme et la femme qui m'avaient recueilli après ma naissance « sous x »; autrement dit, après avoir été abandonné, Dieu seul sait pourquoi, par ma génitrice anonyme ? Cette frayeur de ma vie fut heureusement unique et passagère, mais elle fut assez terrifiante pour que j'appréhende encore aujourd'hui de la retrouver au détour de mon chemin.

Quand plus tard, vers l'âge de dix-huit ans, j'annonçais à mes parents mon désir de devenir journaliste, ils n'en crurent pas leurs oreilles. Comment leur fils unique dont ils disaient volontiers qu'il avait peur de son ombre, pouvait-il se lancer dans une carrière professionnelle où sa visibilité et sa sociabilité seraient fortement sollicitées ? J'avoue que je n'accordais pas alors à ces critères humains l'importance qu'ils méritaient. Dans mon esprit, le journalisme était surtout le débouché idéal et prometteur auquel pouvait aspirer un étudiant en lettres, passionné de littérature et admirateur de Charles Dickens, Antoine de Saint-Exupéry et André Malraux : ces auteurs avaient été à la fois écrivains et journalistes. Ils avaient ébloui mes lectures de jeunesse et peut-être fécondé ma vocation.

J'effectuai mon premier stage dans un hebdomadaire d'informations locales du Pas-de-Calais ; il porte le titre délicieusement champêtre de *L'Abeille de la Ternoise*. Cette expérience eut vite raison de mes fantasmes et de mes illusions. En relatant l'actualité de la semaine d'un

arrondissement rural, je découvris qu'avant d'être une alchimie de mots, un style d'écriture, le journalisme était une école incomparable du regard et de l'oreille, une pratique exigeante aussi de la rencontre et de l'attention. « Quand on est capable de raconter avec plaisir un comice agricole, l'inauguration d'une petite école de village ou un banquet de noces d'or, c'est qu'alors on a le feu sacré du journalisme ! » me disait le directeur du journal, Paul Rohart, un ancien du quotidien régional *Sud-Ouest*. La sagesse et la simplicité de ce journaliste qui avait quitté un grand titre de la presse française pour s'occuper d'une modeste gazette locale firent grande impression sur moi. Je fus donc séduit par cette approche initiale d'un métier certes de plume, mais qui valorisait au plus haut point la relation humaine ; vocation à laquelle mon inhibition naturelle et mon penchant pour la solitude ne m'avaient pourtant pas préparé.

Un ami devenu archevêque, André Lacrampe, m'a confié la maxime que lui répétait souvent son père, un solide paysan des Pyrénées : « Nous ne sommes que des artisans de la vie. » Sans doute cette phrase trouve-t-elle un écho particulier dans mon oreille de fils d'artisans. Mais elle m'indique surtout le sens foncièrement artisanal, c'est-à-dire tâtonnant et inachevé de notre existence. Il n'y a qu'un manuel, un travailleur de la terre, qui puisse dire ainsi l'essentiel en si peu de mots, avec pour seules ressources l'expérience de son travail et le témoignage de ses mains. Le journaliste est, selon moi, un artisan de la vie ; de celle qu'il reçoit en abondance grâce à des techniques de communication toujours plus sophistiquées et performantes ; et de celle qu'il donne en recueillant, préparant et transmettant la ration quotidienne d'informations qui alimente le devenir du monde. Qu'il reçoive ou qu'il donne, le journaliste ne cesse d'être un acteur artisanal ; d'abord de l'aventure du monde qu'il a le privilège et la responsabilité immenses de tenir un moment entre ses mains ; ensuite de sa propre mission dont il apprendra avec le temps, comme disait le philosophe personneliste chrétien Emmanuel Mounier, qu'elle a un « maître intérieur » souverain et formateur : l'événement.

Grâce au journalisme, je suis allé de découverte en découverte qui m'ont aidé à creuser et à ajuster le goût de l'autre dont je n'avais pas eu conscience étant enfant. L'une de mes grandes surprises, en revisitant mon parcours de ces trente dernières années, a été de réaliser que mes rencontres les plus marquantes, les plus inoubliables, avaient toujours été précédées, fécondées, marquées par des moments de silence intense. Je ne m'en rendais pas compte dans le vif de l'action. C'est en relisant plus tard certains de mes anciens articles que je me suis souvenu, avec une acuité surprenante, de ces coulisses que je croyais ensevelies sous d'épaisses couches d'oubli. Dans ma jeunesse, j'avais lu une

phrase de Saint-Exupéry dans *Citadelle* que j'avais mal comprise du fait de mon expérience malheureuse du silence. Elle disait : « Dans le silence seul, la vérité de chacun se noue et prend des racines. » Cette vision positive et idéaliste du silence ne correspondait pas à ce que je vivais. Le silence représentait pour moi un déracinement de mon être et une fuite de ma vérité. Nullement une voie d'épanouissement et d'enracinement de ma personnalité ! C'est pourquoi je n'aurais jamais pensé que le silence puisse un jour devenir l'antichambre de rencontres, de découvertes et de créations qui aideraient à se révéler la vérité profonde de mon être. Que le silence puisse engendrer de la joie est une idée qui me fut longtemps étrangère. Je comprenais qu'elle puisse être l'expression d'un esprit poétique ou romanesque. Mais le silence qu'envisageait Saint-Exupéry ne pouvait pas être de ce monde, en tout cas pas du mien. Peut-être, me disais-je en moi-même, goûterais-je à la joie spirituelle du silence qui rassasiait les saints dont je lisais les vies, dans un autre monde ?

Tout petit, j'étais attiré comme par un aimant dans les églises, ces « maisons Jésus » comme je les nommais alors. Sur la route des vacances, je poussais mes parents, avec une force de persuasion désarmante, à visiter les clochers des villes et des villages que nous traversions. J'étais enchanté par le spectacle des vitraux et des statues qui m'introduisaient dans cet autre monde, ce pays lointain et céleste où, m'avait-on appris, je m'en irais un jour, à l'extinction de ma vie terrestre. L'odeur mêlée des fleurs, des bougies allumées et des restes d'encens qui imprégnaient encore les tapisseries et les linges d'autel mettait mes sens en joie. Ce silence à nul autre pareil, où seul résonnait le bruit de nos pas, figurait dans mes songes un avant-goût du Ciel dont on me parlait au catéchisme. Dans mon esprit enfantin, le silence des églises augurait celui du Paradis. Ce silence d'ange qui planait autour du tabernacle où reposaient les saintes espèces signifiait aussi pour moi la présence mystérieuse de Dieu en ce lieu extraordinaire. Dans mon esprit enfantin, seul le silence angélique des églises pouvait me faire caresser l'insondable mystère de Sa présence. Hors de la « maison Jésus », je ne pouvais imaginer qu'Il vienne à ma rencontre, à mon devant, sous les traits d'un visage humain, dans le creux d'un paysage admirable, encore moins dans le silence du regard de mon prochain... Je ne pouvais imaginer qu'il existât des silences habités de la présence divine ailleurs que dans ces édifices sacrés richement décorés où, m'avait-on enseigné, Dieu le Père, son Fils Jésus-Christ et le Saint-Esprit cohabitaient et accueillaient les fidèles.

*à suivre...*

*Extrait de « Quand le silence se manifeste »*



# VEILLEUR OÙ EN EST LA NUIT ?

*Propos recueillis par Adrien Candiard*



*Les chrétiens sont-ils le dernier espoir d'un monde qui a perdu toute espérance ?*

*Oui, espérer est leur profession de foi depuis deux mille ans.*

*Non, eux-mêmes sont désespérés en ce début de troisième millénaire.*

*Et si espérer, c'était d'abord renoncer à tous les faux espoirs ? Refuser d'idéaliser le passé. Refuser de sublimer l'avenir. Dire non au fantasme de la restauration glorieuse et non à l'illusion de l'exaltation apocalyptique.*

*L'espérance des chrétiens n'a qu'une chose à offrir : la vie éternelle.*

*Une vie qui ne commence pas après la mort.*

*Une vie qui débute maintenant.*

*Une autre manière de vivre, de vivre sa mort, de mourir sa vie.*

*Jamais, sans doute, renaître n'a été aussi simple, clair, aisé qu'avec les extraits de ce livre, « Veilleur où en est la nuit ? »*

*Né en 1982, le frère Adrien Candiard est dominicain et vit au couvent du Caire (Égypte).*

*Il est notamment l'auteur du spectacle "Pierre et Mohammed"*

*et de "En finir avec la tolérance ?" (2014).*

# *Espérance et faux espoirs*

« Vivant dans un monde malheureux, nous devons être à ses yeux les professionnels de l'espérance », écrivait-il y a soixante ans, en interpellant les chrétiens dans un petit livre tonique, le père Ambroise-Marie Carré. Comment relire sans rougir ce devoir qu'il nous assignait ? Car si le rôle des chrétiens est de redonner une espérance au monde, nous sommes collectivement, je crois, d'assez mauvais professionnels. Je ne parle pas, évidemment, des chrétiens admirables que nous connaissons tous, qui ont su nous transmettre la foi et qui savent apporter autour d'eux joie de vivre, enthousiasme, envie de bien faire. On en trouve, Dieu merci, dans les paroisses, dans les quartiers, dans les associations, au travail, partout autour de nous, et ils rendent la vie plus facile, plus heureuse. Je ne sais pas s'ils sont des « professionnels de l'espérance », mais ce sont au moins de bons amateurs - si on se souvient qu'en latin, l'amateur, c'est celui qui aime.

Je parle plutôt de notre contribution, comme chrétiens, à la conversation nationale, ses modes, ses idées plus ou moins nouvelles, ses angoisses et ses passions collectives. Et sur ce terrain-là, je nous trouve, nous les chrétiens, plutôt pauvres en espérance. Encore plus pauvres que nos compatriotes, ce qui n'est pas peu dire.

Il y a une dépression nationale générale, et je n'en dirai que peu de chose, car nous en connaissons tous les données, les causes, les effets, les tenants et les aboutissants. Nous savons que l'économie va mal, de crise en crise. J'ai trente-trois ans, et depuis que je suis en âge de m'intéresser à l'actualité, je n'ai jamais entendu parler que de crise économique : à ce stade, ce n'est plus une crise, mais une maladie chronique. Et cela n'inquiète pas seulement les financiers et les industriels qui ont de grandes fortunes à perdre. Nous savons que derrière les chiffres toujours un peu déprimants qui décrivent l'état de notre économie, il y a du chômage, il y a l'angoisse de perdre sa place qui fait accepter n'importe quelles conditions de travail, il y a des emplois destructeurs et des emplois détruits, il y a du stress et du découragement à l'école, il y a des drames concrets qui dépassent de loin des histoires de gros sous qu'on pourrait traiter en haussant les épaules.

Nous savons aussi que le désespoir est plus profond que cela. Si encore nous n'avions d'autres questions que celle de l'efficacité de notre modèle économique ! Mais nous vivons surtout dans un monde qui change de plus en plus vite, sans que le sens de ces bouleversements nous apparaisse jamais clairement. De là naissent nos interrogations sans fin, et toujours plus inquiètes, sur notre identité. Quand on en est à se demander qui on est, c'est que la crise est assez avancée.

Il ne s'agit pas seulement de l'arrivée en France d'immigrés poussés à l'exil par la guerre ou les inégalités criantes de notre planète. Bien sûr, les migrations d'ailleurs déjà anciennes remettent en question le cadre culturel auquel nous étions habitués et qui nous paraissait éternel. C'est une situation évidemment inconfortable, d'autant plus inquiétante qu'on ne voit guère quel nouveau cadre culturel, même métissé et ouvert sur le monde, semble émerger pour remplacer Corneille et Racine, les Fables de La Fontaine à l'âge de six ans et « Nos ancêtres les Gaulois ».

Mais il y a quelque chose de malhonnête à tenir l'immigration pour seule responsable de ce malaise, comme s'y plaisent quelques polémistes avides d'explications simples. C'est bien plus profond que cela, plus sérieux que la mise en danger d'une culture par l'arrivée d'autres cultures; car au sein d'une même famille, quels grands-parents peuvent se vanter de comprendre encore leurs petits-enfants ? Transmettre sa propre culture, au sein de sa propre famille, paraît être une mission impossible. Cette incompréhensible réciproque des générations, dans un monde dont les références changent à une vitesse qui donne le tournis, est infiniment douloureuse, car elle nous atteint au cœur de nous-mêmes, au cœur de ce qui nous paraît être l'essentiel et qui serait digne d'être transmis. Il n'est pas nouveau que les générations se comprennent mal, et que les plus jeunes estiment leurs aînés mal adaptés aux temps modernes; mais la nouveauté est que cela n'a jamais été aussi vrai. Quel capital d'expérience et de beauté peut-on transmettre quand on se sent déjà dépassé, quand la technologie, bien sûr, mais aussi les cadres moraux ou les modes esthétiques changent à toute vitesse ? Transmettre une culture, c'est prétendre,

d'une façon ou d'une autre, expliquer le monde à plus jeune que soi. Mais comment expliquer ce qu'on ne comprend plus?

Il y a là tous les éléments d'un malaise profond; mais la situation devient tragique quand s'ajoute, à ces mouvements de fond très déstabilisants, l'explosion d'une violence inattendue et incompréhensible. Après des décennies d'une paix que l'on croyait définitive, défendue des menaces extérieures par une force militaire dissuasive, les attentats qui ont ensanglanté la France en 2015 ont démontré qu'à l'évidence, l'Europe n'était pas sortie de l'histoire, et que la paix perpétuelle n'est qu'une utopie de plus. Rien n'est acquis, et certainement pas la disparition de la violence.

Il est sans doute à noter que le plus insupportable, peut-être, dans ces attentats, était leur caractère incompréhensible. Tout le monde cherchait à comprendre, à expliquer l'inexplicable. C'est que l'angoisse ne naît pas des seules difficultés objectives. Elle vient encore de ce que ces difficultés résistent à notre compréhension. Un malheur n'est pas moins grand quand on peut l'expliquer, mais il est plus supportable. C'est pourquoi du reste on préfère si souvent des explications aberrantes à l'absence d'explication : nos ancêtres expliquaient les calamités par le péché, bien que l'Évangile s'oppose formellement à ce genre de suppositions; et l'on aurait tort de se moquer d'eux quand on sait que selon un sondage récent, un Français sur cinq croit aujourd'hui que les Illuminati, secte bavaroise ayant existé au XVIIIe siècle pour une petite dizaine d'années, tirent aujourd'hui les ficelles de l'économie mondiale. Il ne s'agit pas d'organiser une compétition entre les explications les plus farfelues, ou les plus délirantes, mais il n'est pas bien difficile de voir que les sociétés réagissent sur ce point comme les individus: atteints d'un cancer, beaucoup de femmes et d'hommes tout à fait éduqués et rationnels s'interrogent sur le sens de leur maladie, sur la cause de ce malheur, sur ce qu'ils ont fait pour mériter cela. Et comme la médecine, en général, n'a guère de réponses à proposer à leurs interrogations peu scientifiques, ils sont prêts à s'en remettre à n'importe quel gourou qui leur fournira une explication, même la plus loufoque, même la plus risible. Un sens grotesque vaut toujours mieux que pas de sens du tout.

Or les changements de plus en plus rapides auxquels nous sommes confrontés ne sont pas seulement incompréhensibles; ils sont aussi destructeurs des cadres explicatifs qui permettaient de comprendre le monde

réel. Tout au long des XVIIIe, XIXe et XXe siècles, les changements économiques, sociaux et culturels ont au contraire conforté une explication puissante qui a structuré notre imaginaire et dont la disparition a laissé en nous un grand vide : l'espoir du progrès, continu, inéluctable, général. Le monde changeait, certes, mais pour s'améliorer. Abandonner le cheval pour le tracteur, c'est un sacré bouleversement du mode de vie, du paysage, pas toujours agréable, mais on abandonnait la famine au passage, ce qui est évidemment consolant.. Cet espoir-là, ce faux espoir-là, qui comptait sur le sens de l'histoire pour améliorer les choses, est bien mort: cela bouge toujours aussi vite, et même de plus en plus vite, mais nous n'y gagnons plus grand-chose. Perdre son emploi pour gagner un smartphone, cela sent trop le marché de dupe. D'autant que le progrès ne promettait pas seulement une société d'abondance, à laquelle nous ne croyons plus. Il devait être général : non seulement économique et social, mais encore politique, intellectuel et moral. Au contraire, nous voyons désormais l'avenir sous les tristes couleurs d'un réchauffement climatique dont nul n'ose plus nier la réalité, et d'une catastrophe écologique presque inévitable et forcément un peu anxiogène.

Nous avons désormais un grand avenir derrière nous. Celui qui nous est promis n'est plus très désirable. Progresser, pour nous, ce n'est plus s'améliorer, mais éviter d'empirer les choses : consommer moins vite nos ressources, moins dégrader les sols et l'atmosphère, en un mot s'abstenir de trop détruire la planète. Pour autant, que des progrès soient possibles, et souhaitables, nul n'en disconvient; qu'ils soient le fruit inéluctable du sens de l'histoire, qui expliquerait les bouleversements que nous subissons, plus personne ne peut le croire. Or le progrès ne donnait pas seulement un sens; il donnait également un espoir. Nous sommes donc privés de l'un et de l'autre.

*à suivre...*

*Adrien Candiard  
Extrait du*

*« Veilleur où en est la nuit ? »*



*« Méditation en écho à la liturgie de la Parole du 2e Dimanche dans l'année C »*

*(Is 62, 1-5 ; Ps 95 ; 1 Co 12, 4-11 ; Jn 2, 1-11)*

Non, je ne me tairai pas,  
Pour toi, je n'aurai pas de cesse :  
Je chanterai le chant nouveau.  
Je te chanterai, Seigneur, et je bénirai ton Nom !  
De jour en jour, je veux proclamer ton salut,  
raconter ta gloire, dire partout tes merveilles.

Tu m'as dit :  
Je te nommerai d'un nom nouveau que ma bouche dictera ;  
Tu seras, dans ma main, une couronne brillante,  
entre mes doigts, un diadème royal...  
On ne te dira plus : « Délaissée ! »  
Jamais plus : « Désolation » !  
Toi, tu seras appelé « ma Préférence ».  
On te nommera « l'Épousée ».  
Car je t'ai préféré et ta chair deviendra « l'Épousée ».  
Comme un jeune homme épouse une vierge, je t'épouserai.  
Comme la jeune mariée fait la joie de son mari, tu seras ma joie !

- Comment cela se fera-t-il, Seigneur ?
- Tout ce que je te dirai, fais-le !

Tes jarres, remplies jusqu'à ras bord par les eaux amères de l'impossible Loi,  
aujourd'hui, je les fais déborder du vin sobre de l'Esprit...

Aujourd'hui, je célèbre mes noces avec toi...

Maintenant, puise ! Goûte !

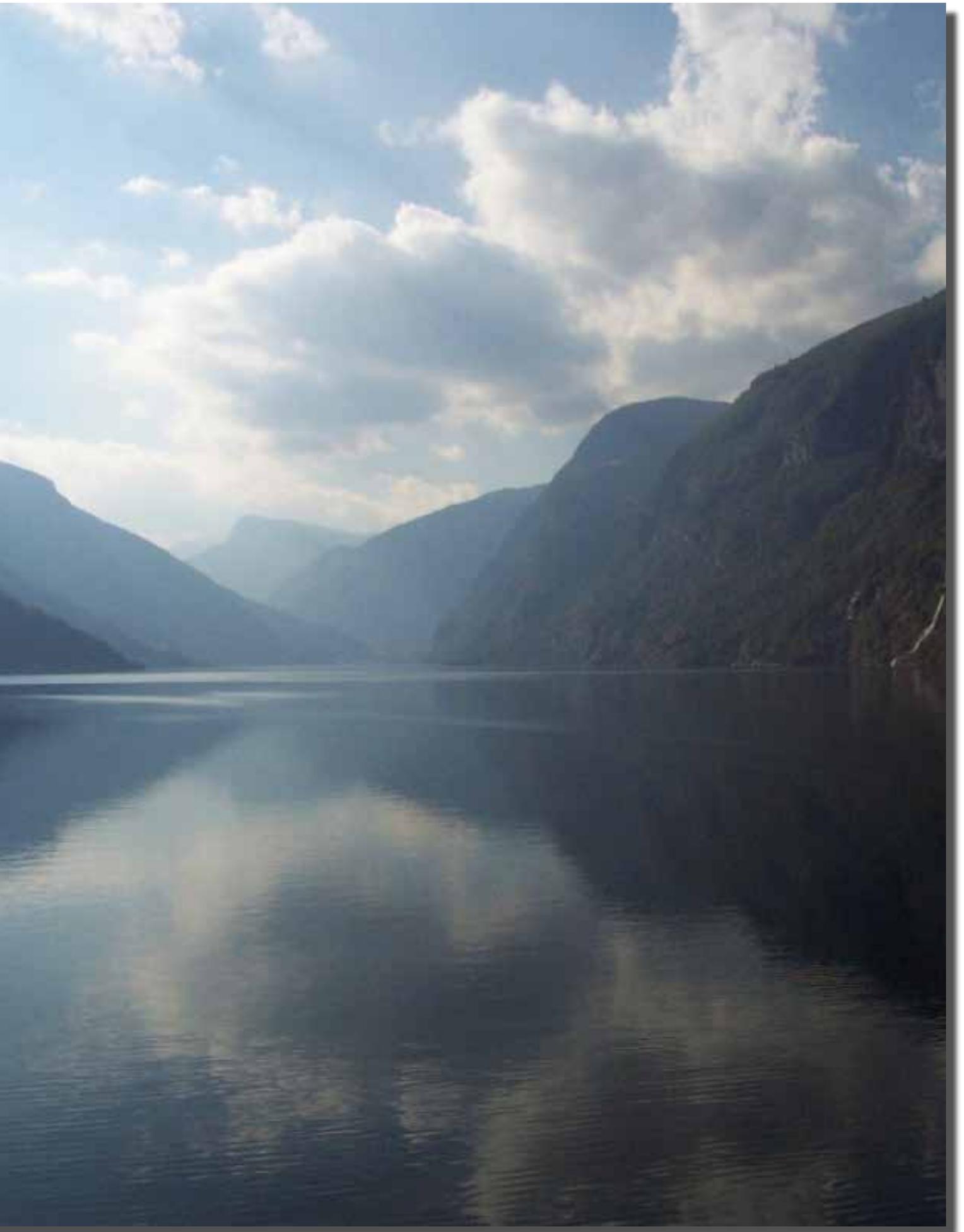
Ne sais-tu donc pas d'où vient ce vin ?  
C'est mon amour pour toi. Il jaillit et coule de mon côté transpercé sur la croix.  
Là, je t'ai aimé ; je me suis livré à toi ; je me suis livré pour toi.

Ce vin, c'est mon Sang, versé pour toi.  
C'est mon Sang que tu dois boire parce qu'il doit couler en toi.  
Mieux que l'eau, il te lavera. En vérité, il te purifiera.  
D'amour et de tendresse, de pardon et de joie, il te comblera.

Mon heure est venue : je me suis uni à toi pour toujours.  
Dans la chair et le sang, que j'ai en commun avec toi, je me suis uni à toi.  
Dans un amour irrévocable.

*Lettre mensuelle de l'aumônerie  
de l'Association belge des Chevaliers de Malte  
Père Tanguy Rivière*

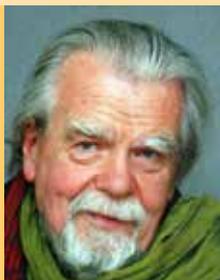




# JÉSUS CROISSAIT EN SAGESSE, EN STATURE



*William Holman Hunt (1827-1910), Découverte du Sauveur dans le Temple, 1860, Birmingham Museum and Art Gallery*  
Pour préparer l'exécution de ce tableau, le peintre Holman Hunt voyagea plusieurs mois au Moyen-Orient, étudia les documents du judaïsme ancien et dessina des dizaines de portraits. Il voulait une représentation ethnographique de cette scène. On pourrait contempler ce tableau pendant des heures: les centaines de détails décoratifs, les différentes expressions des docteurs de la Loi oscillant entre incrédulité, colère ou dédain. Et le jeune Jésus, même sous l'étreinte de sa mère, a un regard si lointain, déjà surnaturel.



*« La Marie qui me touche est humble et simple. Pas la reine des cieux, couronnée d'étoiles, mais plutôt cette très jeune fille pauvre à qui l'ange du Seigneur vient demander d'être la mère du fils de Dieu. Face à cette incroyable proposition, elle accepte son destin.*

*Dieu a choisi Marie, la pure, la seule qui était digne de porter son fils. Aujourd'hui, beaucoup de personnes la prient, comme si elle était divine. Moi, je retiens avant tout sa douceur à laquelle personne ne résiste, même pas son fils. Je crois que son rôle n'est pas de nous exaucer, de régler nos problèmes, non, son rôle est de nous amener au Christ.*

*Dans ce livre, j'ai voulu exprimer mon attachement à la Vierge Marie en réunissant les cinquante plus belles représentations de la mère du Christ, signées de Piero della Francesca,*

*Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Bellini, Rubens, Le Greco, Chagall... J'ai sélectionné des textes du Nouveau Testament, des saints Augustin, Ephrem, François de Sales, Louis Grignion de Monfort, Thérèse de l'Enfant-Jésus... Mais aussi de grands écrivains : Dante, Pétrarque, Bossuet, Hugo, Verlaine, James, Bloy, Péguy, Rilke, Bernanos, Claudel, Sartre...*

*J'ai tant reçu de notre Mère que j'ai souhaité offrir à mes amis lecteurs ce livre de foi, cet élan d'amour du beau, ce témoignage de confiance en Marie et en sa douceur.*

*Michael Lonsdale*

**L**es parents de Jésus allaient chaque année à Jérusalem, à la fête de Pâque. Lorsqu'il fut âgé de douze ans, ils y montèrent, selon la coutume de la fête.

Puis, quand les jours furent écoulés, et qu'ils s'en retournèrent, l'enfant Jésus resta à Jérusalem. Son père et sa mère ne s'en aperçurent pas.

Croyant qu'il était avec leurs compagnons de voyage, ils firent une journée de chemin, et le cherchèrent parmi leurs parents et leurs connaissances.

Mais, ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher.

Au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant.

Tous ceux qui l'entendaient étaient frappés de son intelligence et de ses réponses.

Quand ses parents le virent, ils furent saisis d'étonnement, et sa mère lui dit: Mon enfant, pourquoi as-tu agi de la sorte avec nous? Voici, ton père et moi, nous te cherchions avec angoisse.

Il leur dit: Pourquoi me cherchez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père?

Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait.

Puis il descendit avec eux, pour aller à Nazareth, et il leur était soumis. Sa mère gardait toutes ces choses dans son cœur.

Et Jésus croissait en sagesse, en stature et en grâce, devant Dieu et devant les hommes.

*Luc 2, 41-52*

# LES NOCES DE CANA



*Giotto di Bondone (1267-1337), Les Noces de Cana, 1304-1306.*

*Padoue église de l'Arena*

*Le Christ et saint Pierre, à gauche, encadrent le marié. Placée au centre du tableau, la mariée symbolise, selon la tradition, l'Église qui épouse le Christ. Elle tend entre ses doigts un morceau de pain au spectateur, indication de l'importance de l'eucharistie. Le personnage grossier et ventru à droite, qui goûte le vin en grimaçant, sous le regard attristé de Marte, représente ceux qui ne veulent pas consentir la grâce du Royaume.*

Trois jours après, il y eut des noces à Cana en Galilée. La mère de Jésus était là, et Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples.

Le vin ayant manqué, la mère de Jésus lui dit: Ils n'ont plus de vin.

Jésus lui répondit: Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? Mon heure n'est pas encore venue.

Sa mère dit aux serviteurs: Faites ce qu'il vous dira.

Or, il y avait là six vases de pierre, destinés aux purifications des Juifs, et contenant chacun deux ou trois mesures.

Jésus leur dit: Remplissez d'eau ces vases. Et ils les remplirent jusqu'au bord.

Puisez maintenant, leur dit-il, et portez-en à l'ordonnateur du repas. Et ils en portèrent.

Quand l'ordonnateur du repas eut goûté l'eau changée en vin — ne sachant d'où venait ce vin, tandis que les serviteurs, qui avaient puisé l'eau, le savaient bien, il appela l'époux, et lui dit: Tout homme sert d'abord le bon vin, puis le moins bon après qu'on s'est enivré; toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent.

Tel fut, à Cana en Galilée, le premier des miracles que fit Jésus. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

*Jean 2, 1-11*



# Prières

## PARDONNE MES FAUTES

Rappelle-toi, Seigneur, ta miséricorde et ta bonté qui sont de toujours.

Oublie les transgressions et les péchés de ma jeunesse ; dans ton amour ne m'oublie pas. Tu es droit, tu es bon, Seigneur, et tu montres le chemin aux pécheurs. Tu conduis les humbles dans la justice et leur enseignes chemins qui sont miséricorde et fidélité, amour et vérité pour ceux qui gardent ton alliance et tes lois. Pour l'honneur et la gloire de ton Nom, Seigneur, pardonne-moi mes fautes.

Est-il vrai que je te crains, Seigneur ? Remets-moi vite dans la voie qu'il faut prendre. Mon âme habitera le bonheur.

*D'après le Psaume 24, 6-13*

## PITIÉ POUR MOI

Pitié pour moi, mon Dieu, en ta bonté en ta grande tendresse, efface mon péché, lave-moi tout entier de mon mal et de ma faute purifie-moi. Car mon péché, moi, je le connais, devant moi, il est sans relâche ; contre Toi, Toi seul, j'ai péché, ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait.

Ô Dieu, crée en moi un cœur pur, remets en moi un esprit résolu ; ne me repousse pas loin de ta face, ne m'enlève pas ton Esprit Saint.

*d'après le Psaume 50*

## PARDON, SEIGNEUR

Pardon Seigneur, pour les mots que nous disons et qui blessent, pour les mots que nous ne disons pas et qui pourraient reconforter, pour nos paroles qui dénigrent le voisin, le concurrent, l'immigré... pour nos silences, nos paresse et nos lâchetés.

Pardon Seigneur, pour nos divisions et nos violences qui alimentent les conflits, pour nos querelles entre croyants qui rompent l'unité du Christ et nous font confondre la foi et nos opinions personnelles.

Pardon Seigneur, nous disons souvent que nous sommes incompetents pour faire advenir la paix ; mais nous ne cherchons pas les moyens pour devenir des artisans de paix.

O Seigneur, guéris-nous, Ô Seigneur, sauve-nous, Ô Seigneur, donne-nous la paix. Amen.

## PARDONNE-NOUS NOS OFFENSES

En ton Nom, Seigneur Jésus, par la puissance de l'Esprit Saint, pour la gloire du Père, je te prie de me pardonner mes péchés contre Toi et contre les hommes, particulièrement mes peurs, mes plaintes, mon apitoiement sur moi-même, mon désespoir et mes découragements, mes accusations, mes critiques et mes jugements d'autrui. Purifie-moi dans ton précieux Sang. Guéris-moi des blessures que les autres m'ont faites, guéris ma mémoire et mes souvenirs pénibles, romps tous les liens qui enchaînent ma liberté d'enfant de Dieu. Si mon père, ma mère ou mes relations ne m'ont pas accueilli et aimé comme j'y aspirais, toi Jésus, remplis mon cœur de ton Amour. Je rejette toute amertume, tout ressentiment, toute haine ou rébellion de ma vie. Je crois que Tu es venu sauver les pécheurs comme moi et me libérer du péché qui me sépare de Toi et me rend esclave. Je crois que ton Amour pour moi ne se laisse pas décevoir par mes offenses, mes faiblesses et mes limites.

Alors je m'accepte tel que je suis avec les défauts et aussi avec les qualités que Tu m'as données. Je te remercie Seigneur du pardon, de la paix et de la joie que Tu m'accordes maintenant.

Jésus miséricorde, j'ai confiance en Toi. Amen.

*Jean Pliya — Prier comme un enfant de Roi — Ed. F.X. de Guibert*

## PARDONNE-MOI SEIGNEUR MES INFIDÉLITÉS

Seigneur, tant de fois je t'ai promis de ne jamais me séparer de toi, tant de fois tu m'as inspiré le goût de faire en perfection ta sainte volonté ! Une fois de plus j'ai été faible, je ne t'ai pas pris au sérieux, j'ai suivi les caprices de ma volonté.

Pardon, Seigneur, pour mes infidélités, toujours les mêmes, et tristes et monotones, qui me mettent en danger de t'offenser plus gravement. Tant de grâces que j'ai refusées par légèreté pour moi et pour les autres et pour toute l'Église !

Je suis ce membre languissant qui fait souffrir tout ton corps mystique. Seigneur, tu ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Montre à mon égard ta patience inlassable. Raffermiss mon espérance, ma foi, mon amour.

Que chaque jour je te témoigne plus parfaitement ma reconnaissance, par une vie en tout conforme à ta sainte volonté. Amen.